



REWISBIQUE
Archives

29

BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction: Maurice-Alfred Duwaerts

Rédaction: Yves Boyen

Présentation: Georges Van Assel

Administration: Rosa Spitaels

Imprimerie: Snoeck-Ducaju et Fils

Photogravure: Lemaire Frères

Couverture: le Berrurier

Prix du numéro: 40 F. Cotation: 200 F.

Siège: rue Saint-Jean 4
1000 Bruxelles.

Tél.: (02) 13.07.50 - Bureaux ouverts de 8.30 h à 17.15 h.
Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours
fériés. - C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant:
157.76.

Tous les articles sont publiés sous la seule responsabilité de
leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Deze bestaat eveneens een nederlandsstalige uitgave van het
tijdschrift „Brabant”, die ook tweemaandelijks verschijnt.
De originele artikels bevat die zowel de culturele, econo-
mische en sociale uitzichten van onze provincie belichten
als het toeristisch, historisch en folkloristisch patrimonium.

Tous les lecteurs désireux de souscrire un abonnement com-
plet (éditions française en néerlandaise) sont priés de
verser la somme de 320 F au C.C.P.: 3857.76.

SOMMAIRE

5 - 1971

Folksongs de notre Brabant, par Michel Maziers	2
La poésie des ruines, par Joseph Delmelle	8
Le Brabant, terre pilote du tourisme régional, par Yves Boyen	15
Anderlecht, par Geneviève Hemeleers	22
Lucien G. Meert ou les oiseaux en liberté, par Anita Nardon	27
La jeunesse et son environnement, par Prof. Victor- Gaston Martiny	30
Théâtres bruxellois en vacances, par Christian Lanciney et André Stelman	34
Ferronneries anciennes, par Geneviève C. Hemeleers	39
Le mausolée hindou de Court-Saint-Etienne, par Joseph Delmelle	42
A la découverte de l'agglomération bruxelloise, par Simone Vierset	48
Il est bon de savoir que...	58
S.I.R. Magazine	61
Les manifestations culturelles et populaires	64

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

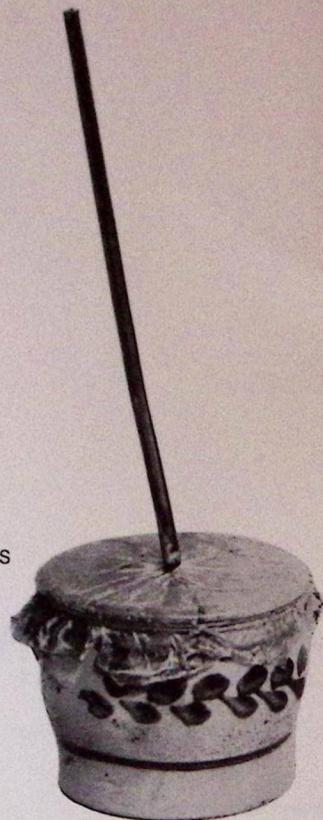
Folksongs de notre Brabant: Augustijn Boone; La poésie des ruines:
Photo-Promotion d'après des lithographies d'époque; Le Brabant, terre
pilote du tourisme régional: Hubert Depoortere, Fédération Touristique
du Brabant, Georges de Sutter, La Dernière Heure et A.C.L.; Anderlecht:
Georges de Sutter, Sabena, Ph. Sergysels et Hubert Depoortere; Lucien
G. Meert: Photos aimablement prêtées par l'auteur; La jeunesse et son
environnement: Christian Dehennin, William Dubois et Fédération Tou-
ristique du Brabant; Théâtres bruxellois en vacances: Marcon et photos
aimablement prêtées par les auteurs; Ferronneries anciennes: Photindus
(Bruxelles), J. Hayois, Marcel Hombroeck et A.C.L.; Le mausolée hindou
de Court-Saint-Etienne: Hubert Depoortere et A.C.L.; A la découverte
de l'agglomération bruxelloise: Hubert Depoortere, Georges de Sutter,
Centre d'Information de Bruxelles, Francis Haine, Jean Boucher, Ser-
gysels et Dielens.

Couverture: le château féodal de Beersel (Photo: le Berrurier).



FOLKSONGS DE NOTRE BRABANT

par Michel MAZIERS



QU'EST-CE qu'un rommelpot? un vlier? un pijpzak? une trawantel? une kolom? une luksie? A une époque où fleurissent d'innombrables concours plus ou moins intelligents, de telles questions produiraient certainement peu de bonnes réponses: c'est tout simple (quand on vient de l'apprendre!), il s'agit d'instruments de musique et de danses « bien de chez nous » qu'aimaient pratiquer nos lointains ancêtres brabançons. Lointains ancêtres? Longtemps, j'ai cru comme vous que la musique et la danse populaires traditionnelles avaient déserté nos campagnes depuis un bon siècle, massacrées par l'exode rural, le cinéma et la radio. Longtemps... jusqu'à ce que j'eus la chance de rencontrer l'ensemble populaire « De Vlier », il y a un an et demi, lorsqu'il se produisit pour la première fois au grand complet hors de son

village natal de Nederokkerzeel. Ce 7 mai 1969, une trentaine de jeunes gens et jeunes filles (ils sont actuellement trente-trois) ont réussi à évoquer l'ambiance des fêtes villageoises chères à Bruegel et à Teniers, dans le cadre pourtant bien moderne de notre Bibliothèque Royale, où ils avaient été invités par la Fondation de la Vocation. Quel rôle joua cette institution dans la fondation de l'ensemble « De Vlier », c'est toute une histoire, qui prouverait, s'il en était besoin, combien la Fondation de la Vocation est indispensable à l'épanouissement culturel de la jeunesse et, par elle, de notre pays tout entier. Rappelez-vous l'« Expo 58 », le festival folklorique qui nous fut offert par de nombreuses troupes étrangères nous apportant le message de leurs traditions et de leur culture dans un chatoiement de couleurs, de rythmes et de mélodies

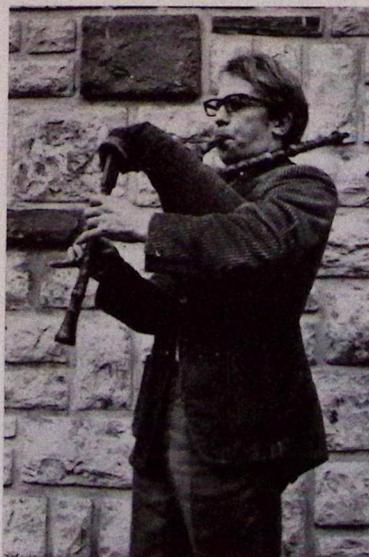
variés. Spectateur de cette fête ininterrompue, un jeune homme de dix-sept ans, apparemment semblable à beaucoup d'autres, mais qui sent alors naître en lui le désir de retrouver dans son propre pays des chants et des danses plus authentiques que la « Boerineke-dans » dont il eut comme nous les oreilles saturées. Il s'appelle Hubert Boone; son père est menuisier, nombreux sont les frères et sœurs, les moyens matériels ne lui sont donc pas prodigués; les encouragements moraux non plus d'ailleurs: combien de fois n'a-t-il pas entendu dire que toute trace du folklore musical brabançon avait disparu depuis longtemps? Heureusement plus persévérant que crédule, il s'obstine à parcourir le Brabant, son petit magnétophone à la main, et à ranimer inlassablement la mémoire de vieillards tout

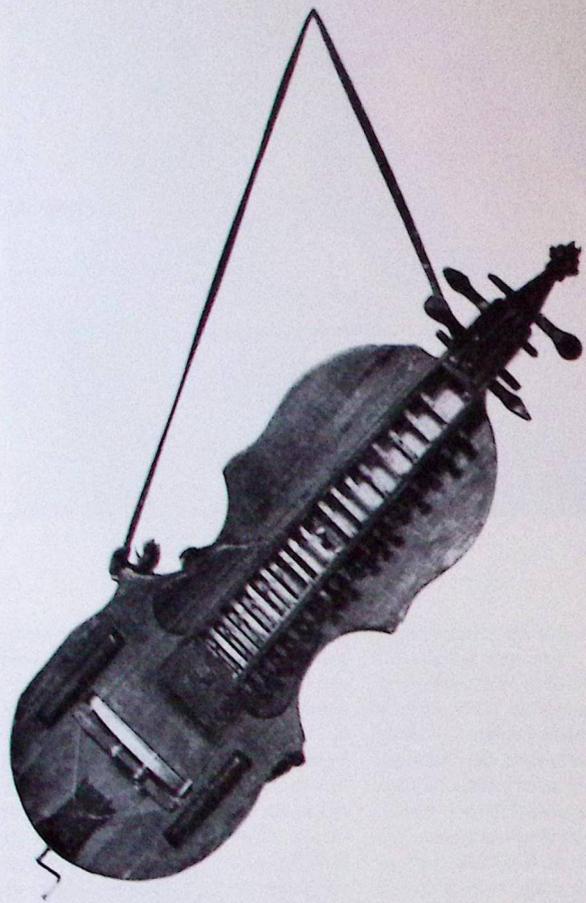


Ci-dessus: Ces jeunes gens consacrent une partie de leurs loisirs à faire revivre les airs d'autrefois.
Ci-contre: un rommelpot.
Ci-dessous: Hubert Boone jouant du moezelzak.

heureux de voir que les délasséments et joies de leur « bon vieux temps » ne laissent pas tous les jeunes indifférents. Cette quête obstinée le place dans le sillage de Théophile Peeters qui, entre 1900 et 1910, parcourut de nombreux villages campinois pour y noter de vieux airs populaires. Hubert Boone a remporté brillamment plusieurs premiers prix au Conservatoire de Bruxelles (solfège, harmonie, contrepont); il fit partie de l'orchestre de l'Opéra flamand d'Anvers, mais sa passion pour la musique folklorique fut la plus forte: lauréat de la promotion Reine Elisabeth (1967) de la Fondation de la Vocation et attaché au Musée instrumental de Bruxelles, il put enfin combiner profession et vocation et trouva l'appui matériel et surtout moral qui lui avait manqué jusqu'alors. Dès janvier 1968, Hubert Boone organisa ses recherches de façon plus officielle en créant à Nederokkerzeel, sous la présidence d'honneur du célèbre musicologue Paul Collaer, l'Institut Ethnographique du Brabant, constitué par les quelques spécialistes qui s'étaient joints à lui peu à peu: équipe de base, formée d'un chorégraphe, d'un historien, d'un philologue et d'un dessinateur-photographe, chargée de rechercher toutes les traces de mélodies, danses, instruments et même costumes populaires anciens. Véritable travail de bénédictin,

parfois couronné de succès: par exemple, à la suite d'une conversation avec une nonagénaire, il apparut qu'une sorte de cornemuse, dont un modèle existe au Musée instrumental, aurait été encore utilisée au début de ce siècle à Arc-Ainières dans le nord du Hainaut; une seule solution pour en avoir le cœur net: parcourir le village par équipe de deux, de porte à porte, jusqu'à découvrir chez Georges Gheux, berger qui joua lui-même de la cornemuse il y a une soixantaine d'années, une grande photo du père de celui-ci, occupé à jouer de cet instrument en tenue de berger (document unique dans notre pays), prise vers 1880, à l'époque où le village tout entier se rendait en pèlerinage à Oostakker à pied (une soixantaine de kilomètres!) derrière cinq à six « cornemuseux ». Ainsi était démentie l'opinion de nombreux musicologues selon lesquels la cornemuse aurait disparu de nos régions il y a plus de deux cents ans. En réalité, l'emploi de cet instrument chez nous n'a encore donné lieu à aucune étude sérieuse. Parfois aussi, nos limiers eurent moins de chance: ayant découvert un vieillard qui connaissait de vieux airs, ils furent invités à revenir trois jours après pour l'enregistrer; trop tard... le pauvre homme était mort subitement! Ainsi, méticuleusement, avec un souci scientifique



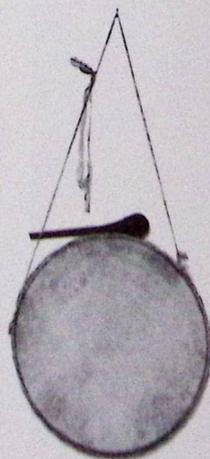
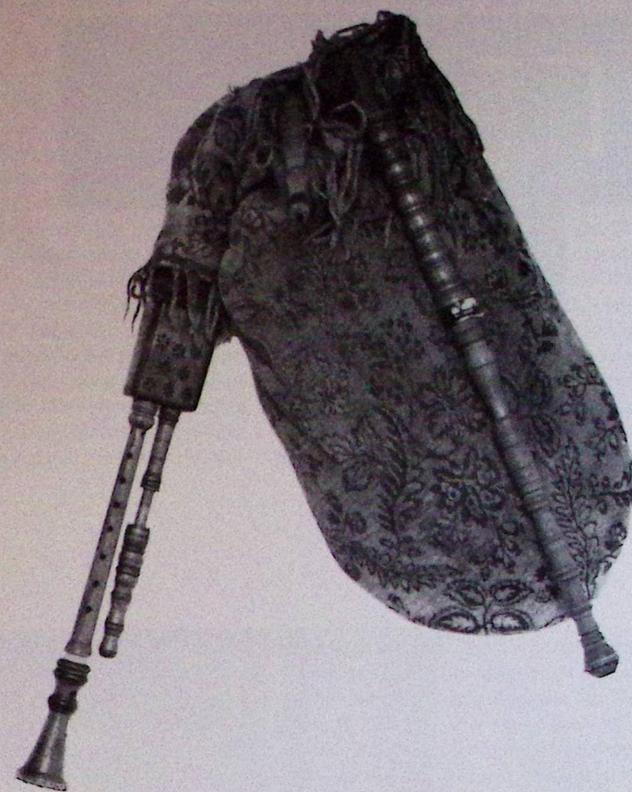


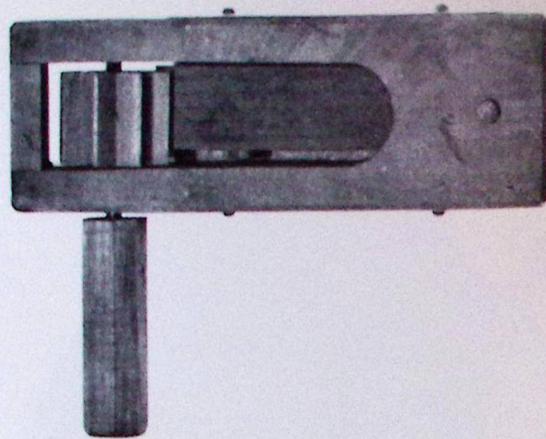
assez rare dans ce domaine de la musique populaire souvent méprisé par les musicologues, l'Institut Ethnographique du Brabant reconstitue une part du passé brabançon; le mot « Brabant » doit être pris ici d'ailleurs dans son sens le plus large, car Hubert Boone insiste sur le fait que les populations de l'ancien duché, qui dépassait l'actuelle frontière hollandaise, ont constitué une entité ethnographique originale encore bien après la fin de l'Ancien Régime.

Ceci explique que ses recherches s'étendent du nord du Hainaut à la Campine. Elles ne se limitent pas non plus à la facture et à l'histoire des instruments, mais également à l'extraordinaire variété des noms qui les désignent: ainsi, selon les endroits, le rommelpot s'appellera prospot, foekepot, goebe, etc..., de quoi y perdre son... flamand! Il s'agit aussi de retrouver les pas des danses et leurs variantes, ceci étant vrai aussi pour les chansons. Dès le milieu de 1968, une centaine de chants, autant de danses, cent vingt instruments avaient été rassemblés. Tout ce travail, bien qu'accompli bénévolement, coûte évidemment fort cher: songez, par exemple, que les instruments anciens sont analysés avec précision, notamment en ce qui concerne les bois employés, jusqu'à être soumis aux rayons X, de manière à pouvoir

en fabriquer des copies rigoureusement exactes, qu'on puisse utiliser ensuite sans crainte. Ainsi, un type de cornemuse dit « pijpzak » fut reconstitué par Alphonse Quisthoudt, un artisan de Berg, à partir des documents (notamment des gravures de Bruegel) rassemblés par l'artiste-peintre Jacques Laudy et grâce aux renseignements recueillis par l'Institut.

Pour subvenir à ces frais, la bourse de la Fondation de la Vocation fut évidemment la bien venue. Une autre source de revenus de l'Institut est constituée par les prestations de l'ensemble « De Vlier ». En effet, loin de se contenter d'un travail de recherche, Hubert Boone a créé d'abord un orchestre, ensuite un groupe de danse, destinés à exécuter les pièces recueillies par l'Institut. Cela paraît presque incroyable: une trentaine de jeunes gens et jeunes filles, âgés de quinze à trente ans, consacrent ainsi une bonne part de leurs loisirs à faire revivre des activités d'un autre âge. Avec un enthousiasme sincère, ces jeunes dansent par plaisir, non par obligation ou par contrat; ce sont des amateurs au sens noble du terme, et non des « fonctionnaires » du folklore. Certains sont des intellectuels, d'autres des ouvriers, d'autres des artisans ou des agriculteurs, bref un milieu sociologique à faire rêver les instituts de sondage d'opinion! Cette diversité enrichit l'en-





de ronde, où les jeunes gens et les jeunes filles, suspendus à leurs partenaires, se mettent alternativement en « chute dorsale », leurs pieds étant réunis au centre du cercle; elle est probablement la trace d'un culte solaire pré-chrétien. Que peut-on faire d'un pot de grès? Bien des choses évidemment, mais si on le couvre d'une vessie de porc au centre de laquelle on enroule un bâton, on obtient un Rommelpot; pour en jouer, on humidifie sa main par de la bière sucrée (pour être bien gluante!) ou...

A gauche: une crèche.
Ci-dessous: un pinet.
En page de droite: le costume, sobre chez les hommes, est rehaussé chez les femmes par des foulards imprimés et des coiffes inspirées des modèles de jadis.

semble sans nuire à son homogénéité; les uns dansent instinctivement, les autres de manière plus réfléchie; la plupart des musiciens jouent d'oreille comme jadis les musiciens de village, qui n'avaient évidemment jamais reçu d'éducation musicale. Ainsi est préservé ce à quoi Hubert Boone tient sans doute le plus: l'authenticité de ce folklore. Point de chorégraphie savante, de musique « modernisée » ou « arrangée »: seul, l'enchaînement du spectacle est préparé; l'entraînement, le sens du rythme, le dynamisme des danseurs, chanteurs et musiciens donnent au spectateur l'impression qu'il serait parfaitement capable de les imiter sur-le-champ (ce qui est moins sûr!). Ce qui ne gâte rien, c'est le choix des costumes: sobre pour les hommes (pantalon noir, sarrau et casquette bleus, foulard rouge à pois blancs), il est rehaussé chez les femmes, vêtues de chemisiers blancs et de jupes de couleur, par des foulards imprimés spécialement pour le groupe et par des coiffes de dentelle copiant des modèles anciens; ces deux derniers éléments représentent à eux seuls une dépense de 35.000 francs! Décidément, l'authenticité coûte cher... Les danses qu'exécute cet ensemble sont très variées. Beaucoup ont conser-

vé des caractères très anciens: la Zevensprong, par exemple, dont les mouvements réguliers vers le sol évoquent une danse rituelle; la Luksie ou Bonjoer, danse amusante où, après s'être fait la révérence de face, les hommes se la font de dos, de sorte qu'ils se repoussent par... le bas du dos! C'était primitivement une danse de femmes, faisant sans doute partie de rites de fertilité. La Kolom: certains couples, face à face et bras levés, forment un couloir sous lequel passent les autres couples; dans certains villages, on parle encore de « se protéger » ou de « se libérer » par cette danse, qui symbolisait sûrement le passage de la vie à la mort. La Bezemdans est un jeu dansé où deux ou trois jeunes gens cherchent à séparer les couples à l'aide d'un balai; proche de celle-ci, la Koterhakendans, où le signal de changement de partenaire est donné par un jeune homme armé d'un balai. La Trawantel, version brabançonne des danses au sabre, est d'autant plus impressionnante qu'elle n'est accompagnée que par le rythme obsédant d'un grand tambour. La plupart de ces danses étaient répandues avec des variantes dans toute l'Europe, à l'exception de la Bezemdans. La Molendans n'est connue qu'en Brabant central et en Campine du sud: c'est une sorte



en crachant dessus et on frotte en cadence sur le bâton, le pot servant de caisse de résonance; ce type d'instrument, attesté jusqu'en Afrique, n'était employé chez nous que pour accompagner les chants de Noël, Nouvel An, Epiphanie, carnaval et semaine sainte; il n'a disparu qu'après la première guerre mondiale. Parmi les cornemuses, on distingue le Moezelzak (type d'Arc-Ainières) composé du cornet pour insuffler l'air dans le soufflet, d'une flûte et de deux bourdons; il ne fut utilisé que sporadiquement en Brabant. Le Pipeau, encore utilisé en 1900, est plus petit et sans bourdon, ce qui fait présumer d'une haute ancienneté. Le Pijpzak ou Brabantse doedelzak, dont on n'a pas encore retrouvé d'exemplaire, est con-

nu grâce à Bruegel: plus grand que les autres types, il était serré entre les avant-bras au lieu d'être placé sous le bras gauche; on en jouait encore à Loenhout en 1910. Prétendez-vous encore que la cornemuse est un instrument typiquement celtique? Hommel désigne une famille d'instruments formés d'une caisse de résonance dont la planche supérieure est garnie de cannelures sous les cordes; elles servent de repères pour le bâton qui, manié de la main gauche, permet d'effectuer ce que les guitaristes appellent le « barré », tandis que la mélodie est jouée à l'aide d'un plectre. C'est dans cette famille que se trouve le Vlier, dont la sonorité cristalline est particulièrement agréable. Ce type d'instrument est encore em-

ployé dans certaines régions. Vielle, flûte, guimbarde, crèche, et bien d'autres instruments mériteraient des commentaires, mais il ne faut pas abuser des bonnes choses; d'ailleurs, comment des mots pourraient-ils rendre compte fidèlement de la qualité et de la diversité du folklore musical brabançon, du talent et du dynamisme de l'ensemble « De Vlier » ainsi que de l'authenticité de ses prestations? Puisque vous avez lu jusqu'au bout ce modeste article, tiré de l'abondante documentation que m'a aimablement communiquée Hubert Boone, c'est que le folklore brabançon ne vous laisse pas indifférent. Et ne manquez pas d'écouter les deux disques que l'ensemble « De Vlier » a déjà enregistrés (Alpha 5002 et 5004).





LA POESIE DES RUINES

par Joseph DELMELLE

EN 1146, venant de Clairvaux — dans l'Aube — douze moines et cinq convers atteignirent le Roman Pays de Brabant.

Leur chef, Laurent, décida de s'arrêter dans un coin feuillu de cette région et y fit construire quelques huttes mais la précarité de ces abris, la rigueur de l'hiver et la modicité des ressources fournies par un sol aride décidèrent la petite communauté, un an plus tard, à solliciter, de l'abbé de Clairvaux, l'autorisation de rentrer au bercail. Cette autorisation ne vint pas. Mais les moines

L'abbaye de Villers en 1794 (lithographie de Classens).



Vue générale de l'abbaye de Villers (côté occidental) d'après une lithographie de Vasseur frères.

reçurent la visite d'un de leurs collègues, Bernard de Cîteaux, le prédicateur de la deuxième croisade. Et ce pèlerin de bure invita Laurent et ses compagnons à s'établir en un autre lieu, au creux d'un vallon arrosé par les eaux d'une petite rivière limpide: la Thyle.

C'est ainsi que, selon l'histoire ou la légende (car il est malaisé de faire le partage entre ce qui appartient à l'une et ce qui procède de l'autre!), l'abbaye de Villers-la-Ville prit naissance dans son berceau d'eaux vives et de frondaisons épaisses.

On sait ce que fut le passé de cette fondation monastique. C'est avec une grande abondance de précisions que les spécialistes de la chronologie ont évoqué les grandes heures de cette thébaïde brabançonne et ressuscité les figures de ses abbés, de ses animateurs, de ses érudits, de ses copistes.

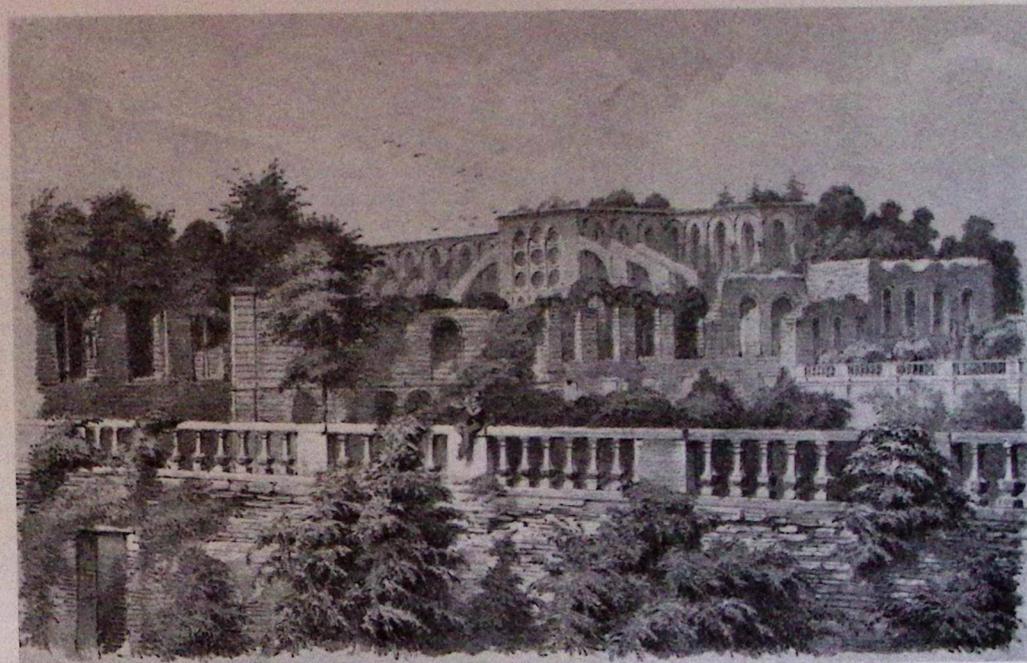
Villers, certes, est un haut lieu de l'histoire braban-

çonne mais, rendant visite à l'abbaye ruinée, dont les vestiges sont embellis par une nature cherchant à reprendre ses droits, c'est à la poésie des lieux que l'on est sensible, d'abord et surtout.

On a beaucoup vilipendé le romantisme mais celui-ci a eu, au moins, l'exceptionnel mérite de donner, à l'homme, une nouvelle conscience de la beauté, un sentiment de pieuse et respectueuse admiration pour les témoins, caducs et mutilés, des temps révolus. Le romantisme a fait découvrir l'éloquence des ruines. Et il a délégué, à Villers, son principal héraut: Victor Hugo. Hélas, celui-ci n'a dédié, à l'abbaye morte, que quelques vers impromptus et qui, écrits sous l'effet d'une déception rageuse, sont indignes de l'anthologie:

VENI, VIDI, FLEVI

*O fats! Sots parvenus! ô pitoyable engeance
Qui promenez ici votre sottie ignorance*



Vue générale de la même abbaye (côté oriental) d'après une lithographie de Vasseur frères.

*Et votre vanité:
Cessez de conspuer cette admirable ruine
En y bavant vos noms qui, comme une vermine,
Souillent sa majesté.*

Crayonné sur le plâtras d'un mur, ce véhément sixain est à présent effacé. Qu'importe!

Victor Hugo a montré le chemin de Villers à ses contemporains et nombre d'écrivains et de poètes sont venus dans son sillage. Non, nous n'avons pas l'intention de procéder à l'appel nominatif des auteurs ayant affermi la place de Villers dans la géographie littéraire du Roman Pays de Brabant. Au demeurant, ce travail n'a-t-il pas été fait ou, à tout le moins, ébauché?

Ils sont fort nombreux les écrivains — même en dehors de ceux pratiquant l'histoire ou la littérature touristique — qui se sont intéressés à Villers. Parmi eux, il faut placer, au tout premier rang, Eugène

Van Bommel dont le roman de 1875: *Dom Placide, Mémoires du dernier Moine de l'Abbaye de Villers*, qui n'est nullement devenu illisible, mériterait d'être réédité. Il y a aussi Eugène Landoy et son attachante *Histoire de 22 francs 50 centimes* (sous-titré: *Fragment du Journal d'un Bohême littéraire*), ainsi que Camille Lemonnier dont le livre sur *La Belgique* est bien davantage qu'un « guide » aux couleurs des neufs provinces. A propos de Villers, nous y lisons cette réflexion: « *L'abbaye est une tentation à laquelle ne résistent jamais les amis des solitudes* ». Pour le « Maréchal des Lettres belges », les ruines monastiques étaient « *comme la réalisation matérielle d'une lamentation de Bossuet*. » Resté sous l'impression du spectacle combien émouvant des vestiges cisterciens, Camille Lemonnier écrivait encore: « *Dominant tout de ses amas pantelants, le chevet de l'église élargit ses brèches, pareilles aux jours d'une rosace que le*

temps aurait percée en regard de l'étoile de pierre
ouvrée par l'architecte... »

Il y a donc eu Van Bemmel, Landoy, Lemonnier et,
de plus, Jenny de Tailleay avec *Le Réveil de l'Âme*,
José Camby avec *Les Faits et Gestes de Rike
Schuffel au gai Pays de Brabant*, et Victor Watteyne
avec *Monseigneur Gambrinus*, un roman qui, sans
être un chef-d'œuvre, possède de sérieuses quali-
tés. On y trouve de belles pages, pleines de lyrisme
malaisément contenu, sur Villers.

Il est difficile de ne pas céder au lyrisme à propos
de Villers. Et c'est pourquoi plus d'un poème célè-
bre le site et les ruines de l'abbaye.

C'est à cela que nous voulions en venir: la poésie
qui, par l'intermédiaire du poème, en quelques vers
ne marchant pas nécessairement au pas et deux
par deux, parvient à exprimer l'essentiel, à traduire
l'intensité ou la profondeur du sentiment, à rendre
dans sa spontanéité les lignes ou les couleurs
d'une impression...

Victor Hugo a couvert le plâtras d'un sixain dont
on se souvient, bien qu'il ne soit pas de grande
qualité. Et venu après lui, Théodore Solvay a com-
posé quelques quatrains qui, mis en musique, ont
été chantés — d'aucuns s'en souviennent-ils? —
par tout le Brabant wallon:

*Villers-la-Ville a sa légende antique!
Des moines blancs réveillés à minuit
Vont à pas lents dans l'église gothique,
Tout près du chœur, s'agenouiller sans bruit.*

*Les yeux levés, hères de cimetières,
S'éclaircissent sous le grand autel grisé,
Tristes de voir, couchés dans la poussière,
Raconter tous l'histoire du passé...*

Que vers ne sont pas exceptionnels, il s'en faut de
beaucoup, mais ils offrent un tremplin suffisant à
l'imagination de l'écrivain, méditant au hasard, ou au
regard, ce qui lui est de qui est, le vers qui s'est
écrit, et le mot qui se trouve d'ordinaire qui
peut, parfois, à l'heure mille et une, s'offrir, sans
se faire, de, sans, mais, si, sans, que, ne.

meurs, de froissements, de chants ou de cris),
éloquence du passé! La plupart des poètes qui se
sont attardés à Villers ont été attentifs aux voix du
temps s'exprimant au creux de la solitude verte et
grise. Gaston Baccus, évoquant la diversité des
sols du Brabant wallon et la subtilité de son relief,
n'a consacré qu'un vers, en passant, à l'abbaye
ruinée et ce vers fait entendre le murmure d'une
lointaine oraison:

Et Villers où pria le pieux Robert Henrion...

Tant de pierres se sont ajoutées à tant de pierres
pour créer cette merveille qui, mutilée, n'en de-
meure pas moins admirable. Toujours prestigieu-
ses, les ruines témoignent d'une volonté à laquelle
le temps a fait échec, d'un rêve qui s'est largement
épanoui avant de perpétuer son souvenir, de façon
grandiose, par l'élan de ses murailles aveugles et
de ses pignons lancéolés.

Oui, Villers est un songe qui se poursuit. C'est ce
qu'a fait remarquer Charles Govaert — né à Lou-
vain en 1875 — dans un sonnet reproduit par
A. Flament et Paul Champagne dans leur antholo-
gie *Ecrivains belges d'aujourd'hui* éditée en 1933
par l'Office de Publicité et intitulée: *A Villers-la-
Ville*,

*Au temps du Guerroyeur, premier duc de Brabant,
Un moine obscur, lié par la règle sévère
De Bernard et Benoît, bâtit son monastère
Sur la Thyle, un ruisseau qui babille en courant.*

*Là, sous le chêne fort et le hêtre puissant,
Vénérables piliers enqurandés de lierre,
Il conçut son église ainsi qu'une prière
De la verte forêt vers le bleu firmament.*

*Quand il en eut créé la pure et sainte ogive,
Comme deux chastes filles jointes, dans leur vie,
Vers Dieu qui donne un plus vaste et plus
beau ciel.*

*On se penche vers de sa robe de bure
Mais de ceux dont le nom est dans le ciel.*

Mais son rêve vécut dans la pierre qui dure.

La terre de Villers garde, dans son épaisseur, les
restes désagrégés des moines ayant collaboré à
la sanctification et à la célébrité du lieu. Com-
bien de dizaines, de centaines et de milliers ont-ils
été à vivre en ce coin de la vallée de la Thyle?
On connaît le nom de quelques-uns d'entre eux,
mais non de la plupart. Et on ne peut découvrir,
dans l'enceinte des ruines, qu'un tombeau — vide
d'ailleurs! — avec gisant. Une rosace délicate
éclaire le visage du moine-chevalier Gobert d'As-
premont. Il s'agit là, a dit Paul Caso, dont la prose
est presque toujours poésie, d'« un pur exemple
de sculpture sereine... Sur un lit de pierre, le corps
est enveloppé d'une bure aux plis simplifiés. Le
visage, empreint de calme et reflétant son rêve
intérieur, garde pourtant encore une expression
volontaire. Ce seigneur, ne l'oublions pas, était un
grand soldat. Mais il accepta de finir ses jours dans
l'humilité et la pénitence. Il a voulu être représenté
dans cette attitude de paix. Le menton est volon-
taire, mais les lèvres s'apprêtent pour la prière. La
tête est un peu penchée dans un mouvement de
tendresse. Les mains, déjà, sont jointes... »

On se penche afin de tenter de percer le secret
de ce visage de pierre. Gobert d'Aspremont, mort
à Villers le 20 août 1263, avait participé à la croi-
sade de 1227. Issu d'une grande famille française,
il devait prendre l'habit cistercien en 1249. On sait
qu'il fut le compagnon et le conseiller, ou le con-
fesseur, de sainte Julienne de Fosse-la-Ville qui,
décédée le 5 avril 1258, fut inhumée grâce à son
intervention, et conformément au désir qu'elle avait
exprimé, derrière le maître-autel de l'église abba-
tiale de Villers le 7 avril de la même année.

On se penche sur le gisant, tout de sérénité et de
pathétique, de Gobert d'Aspremont. Et on se sou-
vient d'un sonnet composé, le 9 mai 1956, par Paul
Èrève et publié dans la quatrième livraison de 1957



Chœur et première travée de la grande nef de l'église
abbatiale de Villers (lithographie de Vasseur frères).



Bras gauche du transept de l'église abbatiale de Villers (lithographie de Vasseur frères).

du trimestriel littéraire ainois *Les Cahiers de Jean Tousseul*:

*S'il fut un chevalier de noble et fier lignage,
L'Histoire nous le dit: paladin de la Croix,
Des chrétiens d'Orient il défendit les droits,
Combattit l'intidèle avec force et courage.*

*De ce héros, nous ne savons pas davantage:
Ni le nombre et l'éclat de ses guerriers exploits;
S'il conquit des honneurs aux fastes des tournois;
Ni s'il connut l'amour, ses tourments, son partage.*

*De ces mortes valeurs ne nous est rien resté
Qu'un souvenir où veille un vœu de pureté
Dont, aujourd'hui, témoigne un beau gisant de
pierre.*

*Un artiste inconnu, de ses ciseaux bénis,
N'a plus vu, sous le froc, la tonsure ou la haire,
Que les reflets du Ciel sur des traits rajeunis.*

Ah, si la pierre redevenait chair à nouveau irriguée par le sang de la vie! Si Gobert et ses confrères sortaient de leur long sommeil! Si l'abbaye, comme sous la baguette magique de quelque Mélusine, redressait ses murs écroulés! Si le passé était remis au présent!... On verrait alors les moines aller et venir dans le soleil et l'ombre qui en est la rançon ou le complément, s'affairer à tant et tant de travaux différents. On les verrait monter la colline, marcher à travers bois, dans les broussailles et la bruyère. On les verrait se métamorphoser en bûcherons, en charpentiers, en laboureurs, en maçons, en ferronniers, en copistes aussi... Villers était une petite ville où chaque jour dictait ses exigences laborieuses...

Il faut, visitant les ruines, faire preuve d'imagination, comme les poètes. Et il faut regarder le décor, à la façon des peintres qui viennent planter leur chevalet dans l'herbe. Au-delà de ce que perçoit l'œil, il y a le mystère latent de la vie, de la foi, de l'espérance, de la mort et de l'éternité.



Le lac de Hofstade accueille bon an mal an un demi-million d'adeptes du tourisme social.

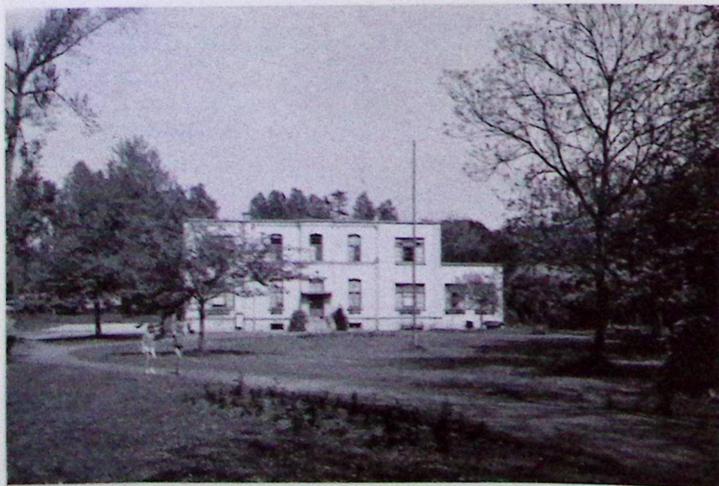
LE BRABANT, Terre pilote du tourisme régional

par Yves BOYEN

AU lendemain de notre assemblée générale statutaire, qui a tenu ses assises, au seuil de cet été, dans le cadre enchanteur du Domaine provincial à Huizingen, nous avons voulu marquer un temps d'arrêt et faire le point de la situation touristique en Brabant, telle qu'elle découle des résultats enregistrés au cours de la saison 1970, et dresser par la même occasion un premier bilan des activités de nos sept

Syndicats d'Initiative Régionaux récemment constitués. Il n'est pas inutile de rappeler, à cet égard, que notre Fédération fut parmi les premières du pays à répondre d'une manière dynamique et concrète au vœu exprimé, il n'y a guère, par M. Bertrand, ministre des Communications, qui a notamment le tourisme dans ses attributions, en veillant à l'établissement dans chaque région de notre province d'un organe qui

puisse, sans toutefois les supprimer, développer et animer, à l'échelle régionale, les activités éparses et forcément limitées de nos associations et bureaux de tourisme locaux, et permettre, du même coup, une décongestion et une répartition plus rationnelle des tâches aussi nombreuses que diversifiées qui incombaient jusqu'alors aux seules fédérations provinciales du tourisme. Ce régionalisme, souhaité par notre mi-



nistre, non seulement vient à son heure et est la résultante d'une évolution et d'un élargissement irréversibles de la science et des techniques touristiques, mais, il a en outre l'avantage de correspondre aux données spécifiques du tourisme dans notre province.

En effet, si l'on excepte Bruxelles, qui en tant que capitale du pays, cité d'art, siège des communautés européennes et ville de congrès (244 congrès nationaux et 83 congrès à portée internationale se sont tenus au Palais des Congrès à Bruxelles, en 1970 contre 247 congrès nationaux et 75 congrès internationaux en 1969) alimente soit directement (vacanciers, voyageurs), soit indirectement (hommes d'affaires, congressistes, fonctionnaires étrangers et leurs familles, etc.) le tourisme dans notre province, si l'on excepte aussi quelques stations de villégiature, tels Chaumont-Gistoux, Genval, Keerbergen ou encore Iltre, le Brabant, tant par sa position géographique à la croisée des grands axes routiers européens que par la variété et l'éclectisme de ses richesses naturelles et monumentales, sans parler des courtes distances séparant les pôles d'attraction touristiques, se prête admirablement au tourisme itinérant (excursions d'une journée ou d'une demi-journée) voire aux évasions de week-ends (camping, seconde résidence, villages de vacances) si prisées depuis la généralisation de la semaine de cinq jours.

Encore faut-il que cette vocation puisse s'appuyer sur des structures à la fois jeunes, modernes et dynamiques, notamment sur les plans de l'animation et de la coordination des activités, de manière à sensibiliser d'abord le candidat-touriste, à lui offrir ensuite la possibilité de trouver chez nous un climat, qui tout en ménageant une part aussi large que possible au développement des loisirs et du tourisme social, procurera à chacun cet enrichissement intellectuel et spirituel, ce supplément d'âme auquel aspire intensément notre monde en perte d'équilibre où civilisa-

Ci-dessus et ci-contre: différents aspects du splendide domaine provincial de Huizingen où défilent chaque année plus de 500.000 visiteurs.

on n'est hélas que trop souvent synonyme de déshumanisation. Dans cette optique, chaque syndicat régional se doit de jouer, dans sa zone d'influence, le rôle d'informateur, de guide, de conseiller et de catalyseur de ce qu'il est commun d'appeler, faute de terme adéquat, le grand public ou si l'on préfère cette masse flottante que constituent les touristes en puissance.

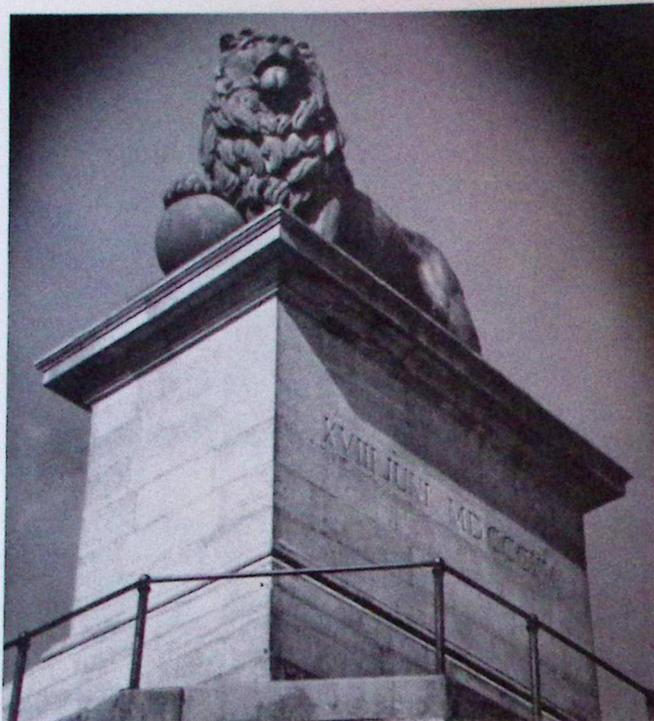
Jetons à présent un coup d'œil sur les résultats de la saison écoulée, en précisant, dès l'abord, qu'en raison même de son caractère essentiellement mouvant, le tourisme dans notre province ne se prête que malaisément aux méthodes de contrôle si chères à nos statisticiens. Dans le secteur du tourisme itinérant, nous avons repris, tout en l'élargissant, l'enquête entreprise, en 1969, à l'effet de déterminer le degré de fréquentation de nos plages, centres de plein air, musées, sites historiques et curiosités typiques de notre province. C'est ainsi que nous avons consulté, au total, plus de cent établissements et institutions contre soixante-cinq seulement en 1969. Ce sensible élargissement de nos opérations de sondage nous a permis d'opérer des recoupements plus nombreux tout en nous ménageant des points de comparaison plus précis. De la sorte, nous avons été en mesure de cerner de très près le trafic touristique dans notre province.

Quelles conclusions pouvons-nous tirer de ces sondages? Dans le domaine du tourisme de plein air et du tourisme social (fréquentation de nos plages, centres récréatifs, terrains de camping, auberges de la jeunesse, curiosités naturelles) nous constatons qu'en dépit de conditions atmosphériques moins favorables qu'en 1969, le mouvement touristique dans nos plages, stations de plein air, centres de détente et établissements de tourisme social, fut dans l'ensemble légèrement supérieur (2 à 3% en moyenne) à celui relevé en 1969. Par rubrique, nous relevons une hausse d'environ 5% du nombre de

Ci-dessus et au centre: échappées sur le Vijverpark et le Leopoldspark, à Kessel-Lo, acquis par la Province de Brabant qui les aménagera en centre récréatif.

Ci-contre: les bisons d'Amérique, une attraction parmi tant d'autres du Domaine de Planckendaal, à Muizen.





Waterloo, un site historique qui reste d'actualité et se transforme en haute saison en un gigantesque caravansérail.

touristes ayant fréquenté nos stations de plein air, une augmentation plus faible (2%) des nuitées recensées dans les auberges de la jeunesse et un statu quo, par rapport à 1969, dans le total des journées que les campeurs et caravaniers ont passées en Brabant. Notre enquête dans le domaine du tourisme culturel (musées, églises-musées, châteaux-musées, sites historiques, etc.) est venue renforcer les conclusions que nous avons déjà pu tirer au lendemain de la saison 1969, à savoir que les musées installés dans des sites urbains n'enregistraient que des progrès sporadiques, la tendance générale étant même à la diminution du nombre de visiteurs (10% en moyenne pour l'ensemble des institutions contactées). Seuls quelques établissements, parmi lesquels les Musées Royaux d'Art et d'Histoire, à Bruxelles (+31%), l'Institut Royal des Sciences Naturelles de Belgique, à Bruxelles (+30%); le Pavillon Chinois, à Laeken

(+42%), le Musée d'Archéologie, à Nivelles (+40%) et le Musée Julien Van Nerum, à Hoegaarden (+25%), ont échappé à ce mouvement de repli. Quant aux musées suburbains et aux châteaux-musées, l'accroissement régulier du nombre de visiteurs observé depuis quelques années s'est encore confirmé en 1970, avec une augmentation moyenne de l'ordre de 7% par rapport à 1969. Le temps relativement clémente, qui a marqué la saison 1970, de même que la vogue toujours croissante des évasions d'un jour ou d'un demi-jour, ne sont certes pas étrangers à ce phénomène. Toutefois, il importe de souligner — et cette constatation vaut tant pour les musées établis dans les centres urbains que pour ceux installés extra muros — que la quasi totalité des établissements culturels qui entretiennent en marge des collections exposées, une animation sous forme, par exemple, d'expositions thématiques, rencontres artistiques, rendez-vous mu-

sicaux, représentations théâtrales, projections cinématographiques, congrès, colloques, ou plus simplement de visites guidées, enregistrent au pis aller une stabilisation du nombre de leurs visiteurs et, dans la majorité des cas, une augmentation parfois spectaculaire du total des entrées.

Semblables initiatives méritent d'être énergiquement soutenues. Le tourisme culturel, terme à la mode, dont trop de nos contemporains se gargarisent en toutes circonstances, y trouverait assurément son compte et la sclérose qui paralyse certaines de nos institutions scientifiques pourrait, de la sorte, être efficacement combattue. Encore que nous ayons parfaitement conscience que pour certains musées, l'exiguïté des locaux, le manque de personnel, l'insuffisance de moyens financiers ou encore l'absence de subsides rendent difficile sinon aléatoire l'application méthodique d'une telle politique.

Les sites historiques, comme Waterloo, Villers-la-Ville ou Beersel ont enregistré, en 1970, une augmentation du nombre de visiteurs oscillant entre 3,5 et 7%. Ces résultats confirment que le va-et-vient touristique dans notre province poursuit sa progression depuis 1964, année où nous avons entrepris notre première enquête à l'échelle brabançonne.

Un autre indice révélateur de l'intérêt croissant que le public en général porte au tourisme dans notre province nous est fourni par l'augmentation sensible des demandes de renseignements

Le Musée d'Archéologie de Nivelles a entrepris avec bonheur, en 1970, une politique d'animation culturelle, qui s'est traduite par un accroissement du nombre de visiteurs d'environ 40%.



adressées tant au Centre d'Information de Bruxelles qu'au siège social de notre Fédération. C'est ainsi que le Pavillon de la Place de Brouckère, à Bruxelles, secondé depuis la haute saison 1970, par deux relais d'accueil, installés respectivement, 8, rue du Chêne, et dans le bureau de l'Hôtel de Ville, occupé précédemment par le Syndicat d'Initiative de Bruxelles, ont enregistré, en 1970, un accroissement du nombre de demandes à caractère touristique de l'ordre de 20% par rapport à l'année 1969. Une progression similaire a été observée au bureau d'accueil de notre Fédération. Ce phénomène nous a incité à renforcer encore davantage l'édition et la diffusion de nos brochures, dépliants et itinéraires touristiques, documentation qui vient d'être complétée par la sortie de presse d'une plaquette quadrilingue, rehaussée de photos, gravures et figurines, en noir et blanc et en couleurs, offrant à l'amateur, dans le format de poche si prisé de nos jours, un abrégé du patrimoine touristique de notre province.

Compte tenu du temps nécessaire à la « décantation », il n'est pas téméraire de supposer que cet effort particulier que nous venons de consentir sur le plan de la propagande et de la publicité sera payant dans les saisons à venir. Un mot à présent du secteur hôtelier. Ce n'est un secret pour personne que la majorité des hôtels brabançons sont concentrés dans Bruxelles-ville et son agglomération et qu'ils offrent gîte et couvert à une clientèle très éclectique

(touristes de passage, vacanciers, hommes d'affaires, congressistes, etc.). Il est dès lors encourageant de constater que le chiffre total des nuitées 1970 dans les hôtels de Bruxelles et de sa périphérie est en augmentation d'environ 6% par rapport à celui de 1969. Une ombre cependant au tableau. Comme il ressort de conclusions tirées récemment par le Centre d'Information de Bruxelles, si notre capitale, compte tenu des hôtels en construction ou en voie d'achèvement, est d'ores et déjà en mesure de faire face aux demandes éventuelles pour la catégorie: hôtel de luxe, en revanche, Bruxelles est de plus en plus dépourvue d'hôtels du type social ou familial et le Centre d'Information de Bruxelles estime, à juste titre, que cet état de choses pourrait devenir alarmant, s'il n'y était pas promptement porté remède.

Les autres villes ainsi que les centres de villégiature brabançons enregistrent eux aussi une augmentation du nombre

de nuitées de touristes, augmentation qui est sensiblement égale à celle relevée à Bruxelles. Cette impression favorable ne doit toutefois pas nous faire perdre de vue que trop d'hôtels brabançons ne répondent encore qu'imparfaitement aux besoins et aux exigences de l'homme moderne. C'est ainsi qu'on aurait intérêt à construire dans notre province davantage d'hôtels polyvalents, c'est-à-dire, d'établissements qui se prêteraient aussi bien au tourisme de passage et de séjour qu'au tourisme d'affaires. Cet équipement serait avantageusement complété par l'implantation, à proximité de nos autoroutes et de nos grandes agglomérations, de motels réunissant tous les « services » qu'est en droit d'exiger le touriste contemporain.

Avant de clore ce large tour d'horizon, force nous est de constater qu'en dépit d'une balance économique favorable, sous l'angle touristique, notre province reste malgré tout sous-équipée



Dans le cadre de la nouvelle politique de régionalisation de notre tourisme, le Syndicat d'Initiative Régional du Brabant Central a présenté officiellement à la presse, le 6 mai dernier, ses deux circuits touristiques: la Route des Raisins (Druivenroute) et la Route du Duc Jean (Hertog Janroute). Notre document a saisi quelques-uns des participants lors de leur visite au béguinage restauré d'Aarschoot.

dans le domaine de l'infrastructure des loisirs et ne dispose que d'un nombre insuffisant d'établissements de tourisme social et de centres récréatifs de plein air. Des installations du type de celles fonctionnant à Huizingen ou à Hofstade font encore totalement défaut dans le Brabant wallon, la région de Louvain et la zone s'étendant à l'ouest de Bruxelles. Consciente du rôle important sinon prééminent que de semblables centres de délassement sont appelés à jouer dans notre société où l'augmentation du temps libre (on parle déjà non sans raison d'application de la semaine des quatre jours de travail dès les années 80) incite de plus en plus les citadins à fuir ce monde concentrationnaire, qui est le leur, pour quérir, à l'orée de nos bois ou au creux de nos vallons, un supplément d'oxygène et y trouver un climat de relaxation, tous deux si nécessaires, aujourd'hui, au bon équilibre physique et

psychique des individus, la Province de Brabant a acquis le Bois des Rêves (25 hectares) à Ottignies en vue de l'aménager prochainement en centre récréatif de plein air. Ce choix de nos autorités provinciales est particulièrement judicieux si l'on tient compte des possibilités réelles de développement qui s'offrent à Ottignies et aux communes voisines du fait de l'installation progressive sur le plateau de Lauzelle, non loin de l'autoroute de Bruxelles-Namur-Luxembourg, du vaste campus universitaire de Louvain-la-Neuve, qui accueillera, d'ici quelques années, plus de vingt mille étudiants, professeurs et assistants sans compter le personnel affecté aux services para-universitaires ou de complément qui graviteront autour du noyau universitaire. Quasi simultanément et toujours dans l'optique du développement de notre équipement touristique de plein air, la Province de Brabant a acquis, à Kessel-

Lo, aux portes mêmes de Louvain, le Leopoldspark et le Vijverpark, formant à eux deux une splendide réserve naturelle d'environ 30 hectares où sera créé prochainement un centre de délassement et de tourisme social qui servira de havre de détente aux quelque cent mille habitants de Louvain et de sa banlieue, mais drainera aussi vers ses installations d'innombrables touristes conquis par la formule des excursions d'un jour ou d'un week-end. Enfin, toujours dans cette perspective, la Province envisage la création d'un troisième centre de détente et de loisirs dans la zone située à l'ouest de Bruxelles. Cette zone, qui embrasse notamment tout le Pajottenland avec ses sites pleins d'attraits et de fraîcheur et son visage auréolé d'un charme, tour à tour agreste, rustique et bucolique, ne dispose pas encore de parcs de loisirs dignes de ce nom et il est urgent que son équipement touristique soit sérieusement étoffé de façon à répondre aux besoins d'une clientèle ayant, en ordre principal, Bruxelles comme port d'attache ou ville-étape. A ces actes positifs posés par les autorités provinciales, se sont jointes, en 1970, des initiatives émanant de groupements privés. C'est ainsi qu'en bordure des odoriférantes sapinières d'Averbode ont été jetées, l'année dernière, les bases d'un centre récréatif et sportif d'une superficie de 83 ha, réservé au tourisme de week-end et aux excursions d'une journée et dont une partie des installations est ouverte depuis Pâques 1971. Un coup d'œil, pour terminer, sur les activités de nos nouveaux syndicats d'initiative régionaux. En dépit du fait qu'ils viennent à peine d'être tenus sur les fonts baptismaux (leur création ne remonte en effet qu'à 1970), nos syndicats régionaux, agissant en étroite association avec notre Fédération, ont déjà pu mener à bon terme les premiers points inscrits à leur programme de promotion régionale de notre tourisme, programme dont la réalisation exigera encore plusieurs années d'efforts librement consentis dans un esprit d'équipe où l'enthousiasme devra le disputer au goût d'entreprise et à la volonté de réussir. L'impulsion toutefois est donnée. C'est ainsi que le second semestre de 1970

la tradition comme étant le tombeau de Saint Guidon. A son sujet, *Henne et Wauters*, savants historiens de *Bruxelles*, déclarent: «...Il y a lieu de croire qu'un Chapitre existait déjà en 1012 quand *Guidon* vint mourir à Anderlecht à l'âge de 62 ans. Cet homme, qui avait quitté ses parents pour remplir l'office de sacristain dans l'église du hameau de Laeken, rencontra à Rome — alors qu'il se rendait en Terre Sainte — le Doyen d'Anderlecht et reçut son dernier soupir. Après 7 ans d'absence il revint, misérable, dans sa patrie et fut recueilli à *Anderlecht* par un pauvre paysan auquel il conta la sainte mort du Doyen: lui-même mourut le 12 septembre 1012 dans une dépendance de la maison du Chapitre d'*Anderlecht* et fut enterré dans le cimetière du village.»

Des miracles, alors, se produisirent sur sa tombe. La vénération pour *Guidon* devint générale et ardente. Il devint le Patron des écuries. Sa canonisation fut proclamée.

En 1393, *Anderlecht* fut réunie à la ville de *Bruxelles* par le duc de Brabant auquel elle appartenait.

Le 28 frimaire de l'An IV, c'est-à-dire le 19 décembre 1795 (*Bruxelles*, capitale du Brabant et chef-lieu du département de la Dyle, était, depuis 1793, réunie à la France), un arrêté du Préfet détacha *Anderlecht de Bruxelles* et

En page de gauche: la tour de la collégiale Saint-Pierre est une belle illustration du gothique flamboyant.

Ci-dessus: une certaine unité de style a présidé à la construction des immeubles bordant la place de la Vaillance.



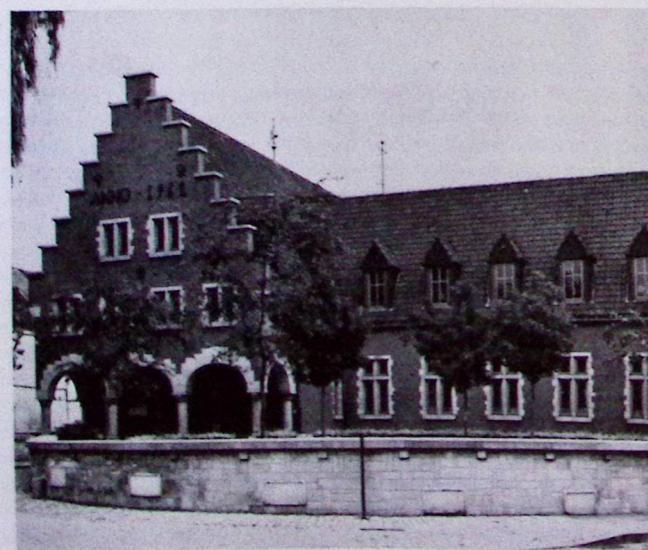
l'érigea en commune distincte et en chef-lieu d'un grand canton municipal (Archives de la Maison d'Erasmus).

En 1830, le creusement du Canal de Charleroi coupa la vallée. Les rues de Birmingham et de Douvres furent tracées sur le parcours des eaux étalées. L'industrie s'organisa... le pittoresque dut céder la place au progrès...

La petite place d'alors: «'t Pleintje», devenue place de la Vaillance, aujourd'hui vibrante d'animation, présente un visage au caractère ancien. Depuis belle lurette, heureusement, une servitude existe exigeant que les immeubles la bordant soient conçus dans le style de la Renaissance afin de ne pas trahir brutalement cet aspect séduisant: Cen-

tre Intellectuel à la gracieuse girouette, Centre de Santé, Home pour retraités. *Daniel Van Damme*, le regretté conservateur de la Maison d'Erasmus, disait justement à leur propos: «...La patine du temps, opérant ses mystérieuses alchimies, confère peu à peu à ces constructions des tonalités qui les incorporent harmonieusement aux édifices anciens.»

En effet, abstraction faite de l'admirable Maison d'Erasmus (1515) retirée dans son bocage à 200 mètres du Vieux Béguinage (1282) lui-même, dans sa modestie, voisin immédiat de l'église des Saints Pierre-Paul-et-Guidon (XIe siècle et suivants) et d'une façade à front de rue et à porte cochère Louis



XV connue comme Maison *Vandenpeereboom* (devenue Annexe des *Archives Générales du Royaume*) à laquelle on accède par une légère montée, pavée de marches à gros moellons, les authentiques vestiges du passé sont rares à Anderlecht.

A part, cependant, une maison datant du début du XVII^e siècle, formant le coin de la place de la Vaillance et de la rue du Chapitre, en son temps propriété du Chapitre d'Anderlecht. Elle reste élégante malgré les adjonctions faites de siècle en siècle.

Cette maison, en 1795, servit de siège aux premières édilités des onze communes du canton. Une inscription extérieure annonçait: Maison commune du canton d'Anderlecht.

Lors de la fermeture des églises, en 1798, ces Services communaux furent transférés à l'ancien presbytère. Ensuite, la loi du 17 février 1800 en supprimant le groupement cantonal des localités exigea le rétablissement de maisons communales.

Anderlecht eut donc son premier maire qui reprit une pièce exigüe dans le

En haut: la collégiale Saint-Pierre dans toute sa majesté.

Ci-contre: Le Centre culturel d'Anderlecht (1962).

local primitif, c'est-à-dire la première maison commune devenue, entre-temps, un estaminet à l'enseigne: « *La Cave du Chapitre* » puis la « *Brasserie du Grand Chapeau* ». L'occupation dura jusqu'en 1824 moyennant un loyer annuel de 30 florins, feu et lumière compris.

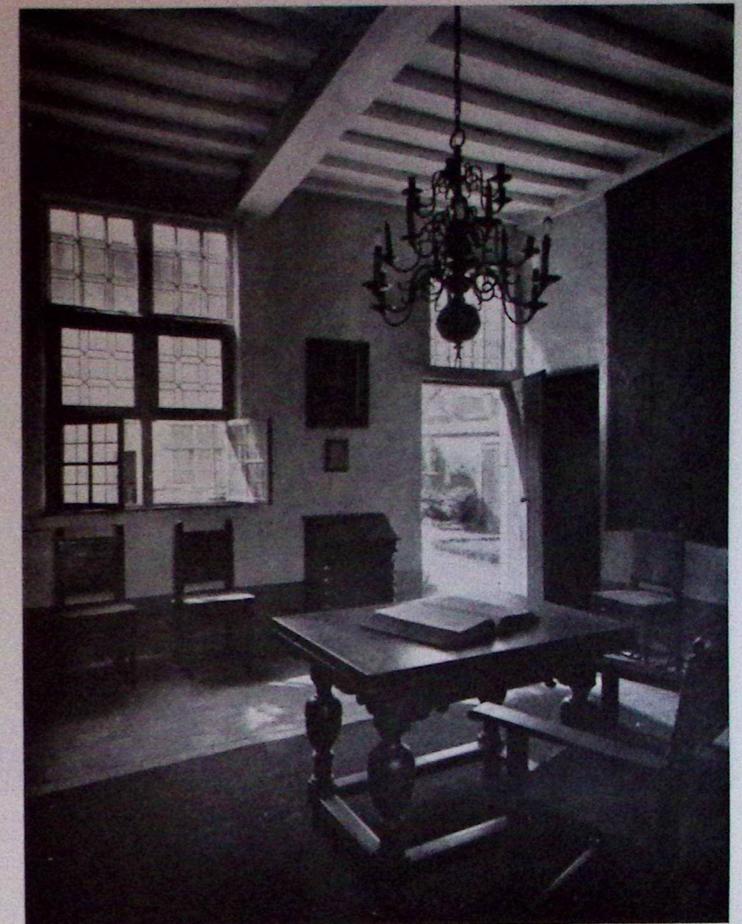
Séparons maintenant l'histoire de la commune de celle de la bâtisse même. Celle-ci passa de main en main jusqu'à ce qu'elle devint, il y a environ cent ans, la propriété de la très ancienne famille *Marchant* dont plusieurs des membres appartinrent, durant près d'un siècle, à l'édilité communale.

Le temps suivant son cours inexorable, affectant gens et choses, marqua d'usure, de vieillesse, de dégradation la première Maison commune d'*Anderlecht*. Il était urgent d'agir avant qu'il ne soit trop tard, étant donné qu'il vaut mieux, toujours, conserver dans un site ancien ce qui a du caractère, plutôt que reconstruire du neuf: faute trop souvent commise, hélas, dans notre bonne vieille ville saccagée.

Monsieur *Jean Squilbeck*, conservateur

En haut: Intérieur d'une des quatre maisonnettes formant le Vieux Béguinage (provisoirement fermé au public).

Ci-contre: La Maison d'Erasmus (1515) dans son cadre paisible qui évoque un autre âge.





Façade avec porte cochère Louis XV de la maison dite Vandenpeereboom.



Maison du XVII^e siècle occupant l'angle de la place de la Vaillance et de la rue du Chapitre.

du Musée Royal d'Armes et d'Armures de la Porte de Hal, le comprit, lui. En effet, descendant par sa mère de la famille *Marchant*, le jeu des héritages le fit entrer, il y a peu d'années, en possession de cette vénérable demeure à 2 étages où son arrière-grand-père siégea. Il décida la restauration menée à bien récemment par l'entrepreneur: M. R. Wilfart.

Extérieurement: les briques anciennes décapées montrent maintenant la belle couleur rouge-orangée de leur matière; le très joli porche XVII^e siècle de pierre bleue dérochée à une imposte dont la grille en fer forgé, peinte de blanc,

est surmontée d'une inscription en lettres noires très effacées: W. 2 n° 128; la porte de chêne est restée malheureusement enduite de couleurs; les fenêtres sans meneaux du rez-de-chaussée et du premier sont de belle hauteur; l'étage supérieur, lui, s'ouvre vers la lumière par de petites fenêtres carrées; l'inégal toit pointu est recouvert de tuiles noircies; sous la gouttière des trous pour échafaudages sont ménagés à l'annexe; des fers d'ancrage viennent compléter l'aspect ancien de l'appareillage.

Intérieurement: ne subsiste plus qu'une belle cheminée en pierre de la fin de

l'époque gothique ou du début de la Renaissance. Les grandes caves voûtées doivent être les anciennes caves du chapitre d'*Anderlecht*. En effet, celui-ci possédait de nombreux privilèges parmi lesquels, peut-être, celui de brasser et débiter de la bière. Ces caves servaient vraisemblablement de dépôts à la brasserie qui était établie plus que probablement dans le jardin disparu. Après avoir abrité un garage, dont l'existence avait entraîné l'apposition de panneaux publicitaires lumineux sur la façade, cet immeuble vient d'être vendu et accueillera le personnel et les élèves du Conservatoire flamand.



« Les Cavaliers de l'Ouragan » (140 x 210 cm) Collection privée - 1964.

LUCIEN G. MEERT ou les oiseaux en liberté

par Anita NARDON

Il est entré dans la maison assombrie par la pluie et sa présence nous a rendu le soleil. Blond, le teint clair, il semble s'apparenter aux ménestrels des légendes germaniques. Des cartons qu'il nous a apportés se dégagent un fort courant de romantisme, cet élan si décrié après lequel court toute une génération.

Ces cartons aux tons chauds où dominent les mauves, les violets, les bruns « prune » ont le chatonnement somptueux du velours de Manchester. Dans ces décors drapés de splendeur, des

femmes au teint de nacre jouent avec des enfants au milieu de jardins remplis d'oiseaux rares et féériques. Une statue crache un jet d'eau, des plantes marines forment une ronde, des plantes grimpances encerclent le sujet central, la profusion des graphismes crée un rythme solaire. Dans ce monde d'harmonie, la lumière agit comme un révélateur de joie et de beauté.

Le groupe des « Métiers d'Art du Brabant » tient une place importante dans la vie artistique de Lucien G. Meert. Les œuvres confiées aux organisateurs

« voyagent » énormément. Il serait très difficile à un particulier de montrer aussi souvent sa production artistique. Le groupe permet une plus grande répartition géographique des expositions. C'est ainsi que les tapisseries et autres « métiers d'art » furent présentés à Tubize, à Cologne, en Autriche et tout récemment à Forest National.

Bien que les habitations actuelles soient conçues en largeur plutôt qu'en hauteur, les expositions révèlent un goût prononcé pour la tapisserie. Les efforts des grands cartonniers, tels Lur-



Ci-dessus: « Fécondité » (150 × 100 cm) 1970.

Ci-contre: « La Beauté et la Grâce » (150 × 230 cm) Collection privée - 1968.

Ci-dessous: « La Petite Sirène » (145 × 130 cm) 1969.



cat, Lagrange et autres maîtres d'Aubusson, ont rendu à cet art ses lettres de noblesse.

La Belgique est riche de talents en cette matière comme en toute autre forme d'art, Dubrunfaut, Badin, Somville, Dambiermont, Anne-Marie Delvaux... et maints autres contribuent au renom de nos provinces qui n'ont rien à envier à la France.

Formé à l'Académie de Saint-Josse (dix années d'études comprenant le dessin, la décoration et le dessin monumental), Lucien G. Meert a gardé le souvenir de professeurs aux personnalités peu banales, tels Jacques Maes et Crunelle qui l'a fortement influencé. C'est lors d'une visite à une exposition



Ci-dessus: « Complainte sentimentale » (200 × 300 cm) - 1970.

Ci-dessous: « Ô Loisir embaumé » (150 × 172 cm) Carton - 1971.

nitif aboutit à une nouvelle inspiration qu'il encercle de laine noire plus « vibrante » et aussi, dit-il, plus proche du goût actuel en matière de décoration intérieure.

Admirateur du pop-art (le vrai), Lucien G. Meert a été fortement impressionné par « Hair » et par le contexte dynamique de ce spectacle, c'est pourquoi il a introduit parmi les oiseaux merveilleux et les fleurs qui couronnent son œuvre, un transistor, moderne symbole de l'évasion. Une expérience antérieure

de tapisseries d'Aubusson qu'il eut la véritable révélation de son orientation artistique.

Peintre de chevalet, il se fit cartonnier par amour de cette matière riche et chaude, cette irremplaçable laine qui permet à l'œuvre peinte de se faire vivante. Bien que les fonds des cartons soient teintés de mauves et violets, l'exécution se fait plus volontiers en noir. « La tapisserie est conditionnée par le tissage » déclare Lucien G. Meert, et c'est en partant de ce principe qu'il retranscrit sur calque numéroté les masses colorées à respecter en cours de tissage. Reprenant le sujet principal, il évolue en spirale, refaisant parfois totalement le projet, son défi-

lui avait révélé que la motocyclette puissante et l'élan qu'elle représente constituent un sujet dynamique qui pourrait être traité en tapisserie.

Des dizaines de cartons présentés, les ateliers retiennent quelques œuvres qui seront exécutées et présentées aux amateurs. C'est pourquoi, en dehors des pièces sorties des ateliers Chaudoir (la plus grande partie) et G. de Wit, Lucien G. Meert possède de nombreux cartons dont l'exécution semble problématique. Ces « cartons » ont de

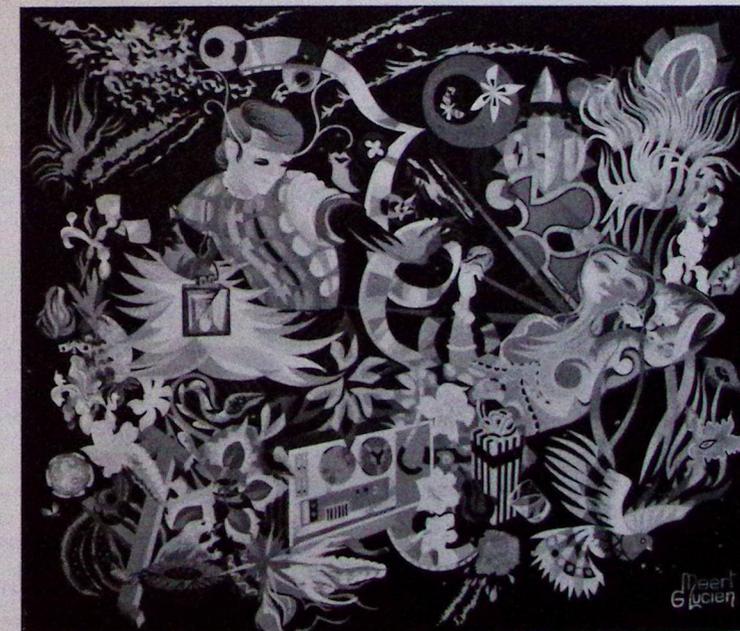


tous temps été recherchés par les collectionneurs (il y a en la matière de grands exemples dont Goya) et c'est ainsi que Meert est présent dans de multiples collections: Ministère des Classes Moyennes, Commune d'Etterbeek et importantes collections privées.

Son rêve serait de former un groupe car il n'aime pas exposer seul et renonce à tenter l'expérience. Sur ce groupe à venir, il a des idées bien précises qui, nous l'espérons, se matérialiseront un jour en une belle et grande exposition. Ce groupe de « tapissiers-cartonniers » serait comme une nouvelle vague comparativement à l'action des Dubrunfaut, Somville et autres compagnons de « Forces Murales ».

Lucien G. Meert, bien que tout imprégné de romantisme, n'en oublie pas l'avenir pour autant. Il travaille sans cesse, développant les sujets, créant de nouvelles pièces. Il se sert, dit-il, de quarante-cinq pots de gouache qui constituent la gamme de base, l'harmonisation se fait au gré de l'inspiration et du sujet.

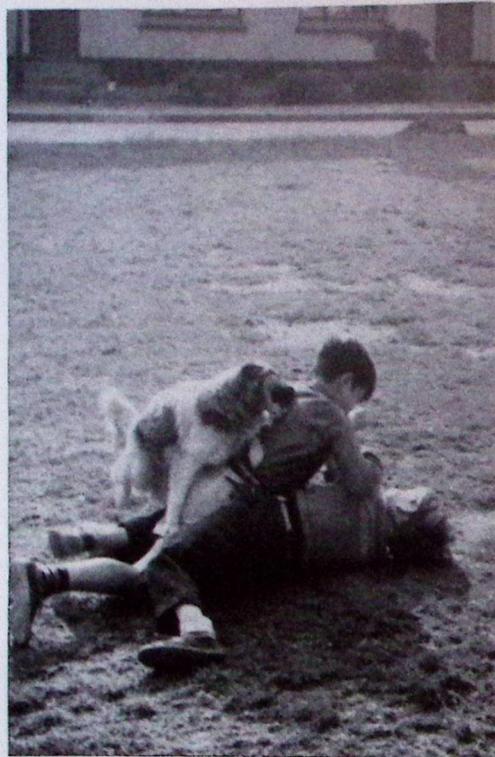
Nous avons retrouvé dans plusieurs cartons de Lucien G. Meert, le troubadour omniprésent dans les fresques, tapisseries et peintures murales de l'Allemagne romantique; certains cartons ne sont pas sans rappeler les merveilleuses peintures représentant les Minnesänger au château de Neuschwan-



stein où le très romantique Louis II de Bavière tenta de réaliser matériellement un rêve qui le délivrerait de la vie et de lui-même. Troublante coïncidence puisque Lucien G. Meert avoue tendre vers un idéal pictural bien précis: Mathias Grünewald.

Parlant peu de lui-même et beaucoup de son art et de ses projets, Lucien G. Meert tente d'expliquer cet acte créateur qui le libère en vols d'oiseaux, cet élan qui le pousse à un périple gigantesque à travers les fleurs rares, les algues, les fontaines, les mythes et les légendes où passent des femmes-fleurs, des sirènes, des nymphes non dépourvues de séductions terrestres.

Lucien G. Meert cherche-t-il à s'étourdir parmi ces demi-fées, ces prêtresses évoluant au milieu des oiseaux apprivoisés de quelque temple voué à l'amour universel? Il semble en effet que le dilemme homme-artiste soit loin d'être résolu. Troubadour égaré dans un monde mécanique, chanteur du temps présent à travers la sentimentalité rayonnante du romantisme authentique, il va vers un avenir qui n'appartient qu'aux êtres privilégiés, un avenir à la fois terrible et merveilleux.



LA JEUNESSE ET SON ENVIRONNEMENT

par Prof. Victor-Gaston MARTINY
Architecte urbaniste en chef - Directeur

Il est actuellement démontré que l'état du logement ou encore le lieu où il est situé joue un très grand rôle sur le comportement de la jeunesse d'aujourd'hui, source des forces actives de la nation de demain.

Les pouvoirs publics, conscients de la nécessité non seulement de procurer à chaque famille un logement décent mais aussi de poursuivre inlassablement une politique de construction d'habitations — et sans pour autant arriver à leurs buts — multiplient leurs encouragements tant aux organismes parastataux (sociétés nationales des habitations sociales et de la petite propriété terrienne) qu'à l'initiative privée. Malgré l'inassouvissement des besoins considérables, on voit donc s'ériger

autour de nombreuses agglomérations des habitations nouvelles, semées au hasard ou groupées en quartiers plus ou moins « harmonieux ». Mais, chose curieuse, parallèlement à cette fièvre de construction, qui devrait autoriser tous les espoirs, s'institue un climat de malaise qui laisse les observateurs bien perplexes. Alors qu'un peu partout s'édifient des logis nets et propres, que la verdure reprend droit de cité, que se crée en quelque sorte ce « milieu idéal » tant souhaité par les psychologues et où devraient normalement s'épanouir les aspirations les plus nobles des jeunes, on voit chaque jour s'augmenter la liste déjà longue des cas d'asociabilité et même de délinquance juvénile. Certes, cet

état de choses a des causes variées. Mais il est démontré aujourd'hui — et Eva Freden l'a souligné dans la revue suédoise *Horizons* — que la délinquance « est encore plus importante dans des pays ayant un niveau de vie très élevé » que là où règne la misère! Certes, aux côtés des *halbstarken* en Allemagne Fédérale, des *teddy-boys* en Angleterre, des *gangs* aux Etats-Unis d'Amérique, des *provos* aux Pays-Bas et des *blou-sons noirs* chez nous, se lèvent un peu partout des *hippies* qui se veulent ou se disent pacifiques. Mais dans leur sillage, ces nouveaux venus entraînent bien souvent un mal plus redoutable encore que le caractère destructeur des premiers: la drogue!

Il est donc temps d'essayer de barrer la route à ces véritables fléaux qui corrompent la jeunesse. Deux éléments, intimement liés, interviennent dans ce souci d'assainissement moral: l'implantation dans les quartiers nouveaux de familles issues de taudis et l'espace vital dispensé à chacun des individus composant les nouvelles communautés que matérialisent ces quartiers.

Fournir à chacun un logement convenable à un prix abordable est peut-être un premier pas vers la réussite.

Mais les impératifs des devis à ne pas dépasser qui poussent à la grande série « dépersonnalisante » ou à une trop juste mesure de surface habitable, se partagent, avec tous les problèmes de l'éducation, le triste privilège d'être à la source du comportement anormal des jeunes. L'attrait, d'autre part, de ce que l'on appelle désormais les espaces libres reliant les habitations entre elles, pousse les parents — peut-on leur donner tort? — à faire davantage prendre l'air à leurs enfants. Sous une forme peut-être plus bourgeoise que dans les quartiers surpeuplés, la « bande » réapparaît. Donnez-lui un chef, et la voilà prête à opérer pour le meilleur et pour le pire.

C'est ce « meilleur » qui doit retenir l'attention des éducateurs.

La rue, échangeur naturel des relations humaines, a toujours tenté la jeunesse. Elle imprime chez les enfants, qui n'ont pas d'autres lieux de récréation, un comportement que ni l'école ni le milieu familial ne peuvent endiguer.





Il ne suffit pas de prévoir des espaces verts, encore faut-il que ceux-ci soient équipés et... accessibles aux jeunes dont l'esprit d'équipe doit être stimulé.

Que fait-on pour faciliter leur tâche? Pas grand chose, il faut bien le reconnaître. M.C. Crappe, Secrétaire Général de l'Institut national du Logement, soulignait naguère (1) que si « les défauts des sites bâtis, du point de vue de la culture et de la récréation, sont surtout apparents dans les milieux ruraux... le développement des villes opéré par l'initiative privée n'a pas été dominé par l'autorité communale, incapable d'exiger de la spéculation un équipement rationnel en espaces verts et en espaces libres à réserver à la récréation ». Ce qu'il faudrait, c'est non seulement organiser les loisirs mais exiger un équipement adéquat qui

permette leur plein rendement dans le cadre d'une éducation morale *de facto*. Pour cela, deux éléments sont absolument nécessaires pour chaque unité d'habitation: un, ou si possible plusieurs locaux permettant aux jeunes de se retrouver à l'abri des intempéries en fin de journée, selon leurs âges et leurs aspirations. Des livres et des disques, bien sûr, mais davantage d'outils de toutes sortes; des chants et des jeux évidemment, mais aussi la recherche et le travail en équipe. Hors des habitations, « à la rue » si tentante, une petite plaine d'exercice et de jeux de plein air, excellent exutoire à l'exubérance juvénile... ou



Espace libre « auto-surveillé » et locaux de réunion ou de bricolage, compléments indispensables à l'unité d'habitation à forte densité!

encore un jardin de culture expérimentale et des volières où les gosses, au contact de la terre et à la vue des oiseaux, prendraient conscience du cycle de la nature.

Tous ces dérivatifs à la « routine » scolaire ne devraient d'ailleurs faire qu'un de manière à permettre d'élargir l'horizon de tous. Il faut, comme le préconise Jean Baby (2), éviter les spécialités dans lesquelles jeunes gens et jeunes filles risquent de se cantonner.

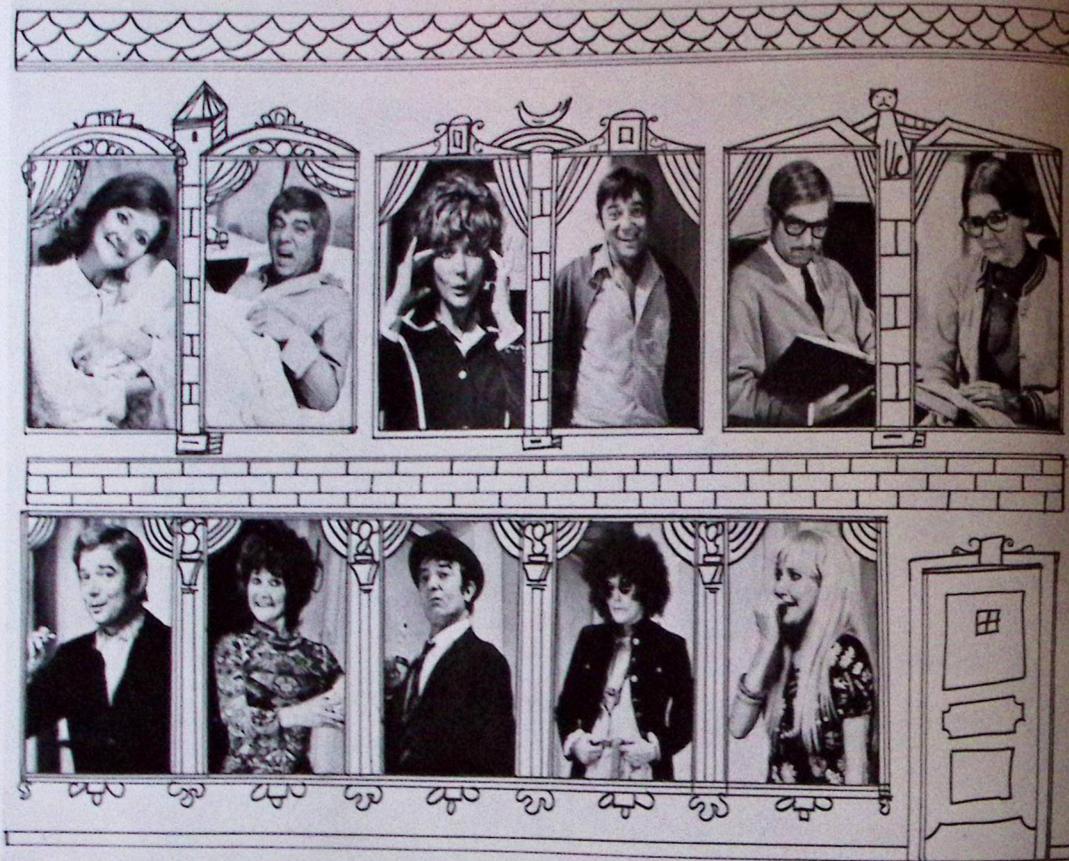
Reste alors la question du moniteur forcément nécessaire. Ce ne sera pas un « maître » mais plutôt un grand frère auquel on peut se confier en

toutes circonstances. Bien vite, il pourra se faire assister par les plus anciens ou les plus débrouillards et ainsi se charpentera petit à petit le groupe qui, n'ignorant rien des contraintes sociales, cultivera l'enthousiasme et se préparera à se libérer un jour des angoisses du devenir (3).

(1) Les aspects sociologiques de la localisation des logements, *Habiter*, nov. 1959, p. 319 à 340, ill.

(2) La crise de la jeunesse, *Cahiers rationalistes*, mars-avril 1960, n° 186.

(3) La Province de Brabant organise, depuis 1945, des cours pour « éducateurs ». Pour tous renseignements, s'adresser à l'Ecole provinciale technique pour éducateurs, rue de Rollebeek 22 - 1000 Bruxelles.



THEATRES BRUXELLOIS EN VACANCES

par Christian LANCINEY
et André STELMAN

POUR certaines compagnies bruxelloises, les mois d'été sont loin d'être synonymes de vacances et de douce farniente! Voici 13 ans déjà que le Théâtre National organise, avec le succès que l'on sait, le Festival d'été

de Spa. La Compagnie des Galeries, de son côté, en est déjà à son troisième festival de Dinant et, en collaboration avec le Koninklijke Vlaamse Schouwburg, elle animait cette année pour la seconde fois le Festival d'été du Casino

de Knokke. Pourquoi ces festivals d'été? Nos trois plus grandes compagnies profitent ainsi des «vacances» pour y roder les nouvelles créations qui feront partie des programmes d'hiver que nous aurons l'occasion d'applaudir

dans la capitale.

On n'en doute, ce sont surtout ces créations qui confèrent à ces festivals la majeure partie de leur intérêt.

À Dinant, nous avons eu l'occasion d'apprécier — une fois de plus! — une pièce d'un auteur britannique, Michaël Frayn, «The two of us» (Rien que nous deux) dans laquelle Christiane Lenain et Jean-Pierre Lorient ne se métamorphosent pas moins de ... onze fois! Le véritable tour de force dont nos deux comédiens se tirent, comme c'est leur habitude, de façon remarquable. «Rien que nous deux», ce sont quatre petites comédies en demi-teinte, quatre situations tout à fait différentes, présentant des variations sur le thème du couple.

Tantôt cruelles, tantôt comiques, ces situations nous font rire, mais aussi réfléchir. Car l'humour grinçant et l'ironie froide sont les caractéristiques du style de Michaël Frayn. On se demande ce qu'il faut admirer le plus dans cette pièce: le texte de l'auteur ou la prestation des comédiens: pour Christiane Lenain, passer de la pudeur pathétique d'un personnage de hippie ou de jeune fille en quelques minutes, ce n'est pas là une prestation des plus simples!

Quant à Jean-Pierre Lorient, il est tout

simplement étourdissant, passant du jeune farfêlé au mari distrait ou à l'homme ivre avec une déconcertante facilité. Dans des décors de Raymond Renard, la mise en scène et l'adaptation de Jacques Joël font merveille. «Rien que nous deux» est une pièce dont le succès à Bruxelles ne fait pas l'ombre d'un doute...

Quelques jours auparavant, nous avons aussi assisté, à Dinant, à une autre création originale, signée par la Compagnie des Galeries. Une fois de plus, c'est d'une pièce anglaise qu'il s'agit. Mais c'est une pièce choc que «Flammes» (Flint) de David Mercer! A première vue, on pourrait croire qu'il s'agit d'une comédie. Mais d'une comédie totalement anarchiste. Une farce caustique, blasphématoire parfois, qui secoue féroce le public... au point de le faire applaudir à tout rompre, malgré le ton grinçant et le sujet, dont le moins qu'on puisse en dire est qu'il renverse joyeusement l'ordre établi!

«Flammes», c'est avant tout un personnage hors série, haut en couleurs et d'un pittoresque désarmant: un vieux pasteur anglican âgé de 70 ans, Flint. Sarcastique et paillard, cet ecclésiastique ne refuse pas un bon verre, est

visiblement attiré par le beau sexe et scandalise par ses sorties tous ceux qui l'entourent, spécialement son propre vicar. Pour compléter ce tableau, le vieux Flint est anarchiste et passe son temps à verser sa bile sur la société dans laquelle il vit. La pièce démarre comme un vaudeville à bon marché, mais le ton poétique et bon enfant rehausse d'emblée l'intérêt, et l'on finit par être captivé par le personnage de Flint, sorte d'avant-gardiste qui ne croit plus en aucun des tabous de l'église qu'il représente: ne s'institue-t-il pas, en effet, le protecteur d'une jeune fille-mère sortie de prison, et cela au grand effroi de sa légitime épouse? Flint, c'est l'homme d'aujourd'hui cherchant sa voie au sein d'un monde incompréhensible et insensé, tout en luttant contre cet environnement avec une âme de petit enfant. Et finalement, ce personnage que l'on croyait outrancier devient sympathique, puis proprement émouvant...

Jacques Joël — décidément devenu le spécialiste du théâtre anglais! — signe une mise en scène nuancée, sur une adaptation française remarquable de Jean Sigrid. Roger Dutoit interprète magistralement le rôle du vieux pasteur



En page de gauche, Christiane Lenain et Jean-Pierre Lorient trouvent des rôles à leur mesure dans «Rien que nous deux» de Michaël Frayn au Théâtre des Galeries.

Ci-contre: Roger Dutoit et Claude Vignot dans «Flammes» de David Mercer - Théâtre des Galeries.



Flint: son flegme tout britannique et son humour font merveille. Le rôle de la fille-mère est interprété par Eve Bonfanti qui nous révèle des facettes nouvelles de son jeune talent. Henri Billen, Claude Vignot, Jacques Courtois, Janine Chérel, Francine Blistin et Jacques Lippe complètent cette distribution égale à elle-même.

A Spa, le Théâtre National créait pour la première fois en langue française une pièce de l'auteur italien Dario Fo. « Isabelle, trois caravelles et un charlatan ». Nous avons déjà eu l'occasion d'assister, sur la scène du National, à deux pièces du même auteur: « Cette dame est à jeter » et « Tu voleras... un peu moins ». Ces deux créations remportèrent à l'époque un franc succès. Mais est-ce parce que « Isabelle, trois caravelles et un charlatan » est une pièce plus ancienne? (elle fut écrite en 1963). Toujours est-il qu'elle nous convainc moins que les deux autres. Sans doute Dario Fo, à cette époque, n'avait-il pas encore le métier qu'on lui connaît aujourd'hui. Ses traits d'esprit — ou prétendus tels — n'ont pas encore le talent de nous faire rire et ne passent pas la rampe. Une grande partie de la pièce en devient un interminable et peu intéressant discours. Le thème, lui aussi, nous laisse de glace, car il n'a rien de bien original: que nous importent les cabales montées à la Cour d'Espagne par un arriviste du nom de Christophe Colomb? Remarquons néanmoins l'excellente prestation d'André

En haut: Walter Moeremans et Theresa Vanderhallen dans « Kom doe eens wat » de Neil Simon - Théâtre Royal Flamand.

Ci-contre: Ronny Waterschoot, Walter Moeremans et Senne Rouffaer dans « Mannenfabriek » de Gaston Gheuens - Théâtre Royal Flamand.

Debaar. Mais ce dernier, malgré tous ses efforts et son talent, ne parvient pas à communiquer à la salle cette franche hilarité qui devrait être la caractéristique d'une pièce de Dario Fo. Ce n'est certes pas la faute du metteur en scène Arturo Corso, qui a su donner le rythme qu'il fallait au style typique de l'auteur italien. Non. Pour nous, c'est la pièce toute entière dans laquelle on est étonné de ne pas retrouver le métier et l'humour incisif de ce technicien du théâtre qu'est devenu Dario Fo... Au deuxième festival d'été du casino de Knokke, la Compagnie des Galeries présentait en création la pièce de l'Américain Woody Allen, « Ce n'est pas parce que je suis petit et que j'ai des lunettes ». Avec un titre pareil, on était en droit de s'attendre à voir une comédie. Ce qui, effectivement, devait être l'intention de l'auteur. Hélas! L'ensemble est triste, ennuyeux, bourré de « flash backs » qui n'apportent rien à la pièce, laquelle permet à un seul comédien de faire une prestation valable, tous les autres personnages n'étant que des caractères secondaires.

« Play it again, Sam » — c'est le titre anglais de l'œuvre — fut créé à New York avec l'auteur lui-même assumant le rôle principal. C'était très bien ainsi, car Woody Allen semble avoir créé son personnage pour attirer le plus possible l'attention sur lui-même. Woody Allen, en effet, est petit et porte de grosses lunettes...

Qu'entend-il nous prouver dans son œuvre? Pas grand'chose. Qu'un garçon possédant un physique comme le sien n'a pas des plus faciles dans l'existence, surtout auprès des filles. Qu'il s'est marié et que sa femme l'a quitté (toujours à cause de son physique) et que, depuis lors, il n'est pas parvenu à faire la conquête d'une autre âme sœur... La conclusion de tout cela, pour lui, c'est que la vie n'en est pas moins belle pour autant et qu'il n'a rien perdu au change... Le comédien tout désigné pour incarner le personnage central de

cette « comédie » était sans conteste Jean-Pierre Lorient. Son interprétation est vraiment convaincante: il nous est facile d'imaginer que jamais une fille ne voudra de lui! Louis Boxus, responsable de l'adaptation française, signe une mise en scène où les jolies filles sont légion.

A ce même Festival de Knokke, le Koninklijke Vlaamse Schouwburg présentait la création en Belgique de « Vlinders zijn vrij » (Les papillons sont libres) de l'auteur américain Leonard Gershe. Il ne s'agit pas seulement d'une comédie, bâtie sur un récit agréable et comportant quelques flèches décochées à un public avide de rire. L'œuvre va plus loin et traite de la jeunesse, de son envie de vivre et de ses revendications. Les enfants ne peuvent pas, après un certain âge, rester « dans les jupes de leur mère » même si, comme c'est le cas dans « Vlinders zijn vrij », il s'agit d'un jeune homme ayant perdu la vue. Ce dernier, Don, veut vivre sa vie et sa mère, veuve, accepte qu'il aille s'installer seul dans un petit flat. Le jeune homme paraît s'y débrouiller à merveille... jusqu'à l'arrivée de Gill Tanner, une jeune fille assez légère avec qui il vit une aventure amoureuse, ce qui entraîne des heurts violents entre mère et fils. Si cette situation n'a rien de bien extraordinaire, le grand attrait de « Vlinders zijn vrij » réside en grande partie dans un dialogue brillant, voire magistral. Edward Deleu, grâce à une régie rigoureuse, voire rigide, parvient à rendre la juste mesure de ce dialogue et à faire ressortir d'une manière remarquable les traits de caractère des protagonistes. Ce qui donne l'occasion à Rik Andries de nous présenter une extraordinaire création du personnage du jeune aveugle. Janine Bischops se donne à fond dans le rôle de Gill Tanner, tout comme Ann Petersen dans celui de la mère. Cette pièce, en tous cas, est promise à un franc succès pendant la saison d'hiver bruxelloise. Le Koninklijke Vlaamse Schouwburg

interpréta également à Knokke « Tobacco Road » de Jack Kirkland d'après le roman d'Erskine Caldwell et l'hilarante comédie « Kom doe eens wat » de Neil Simon, deux spectacles dont nous avons déjà rendu compte dans une précédente rubrique.

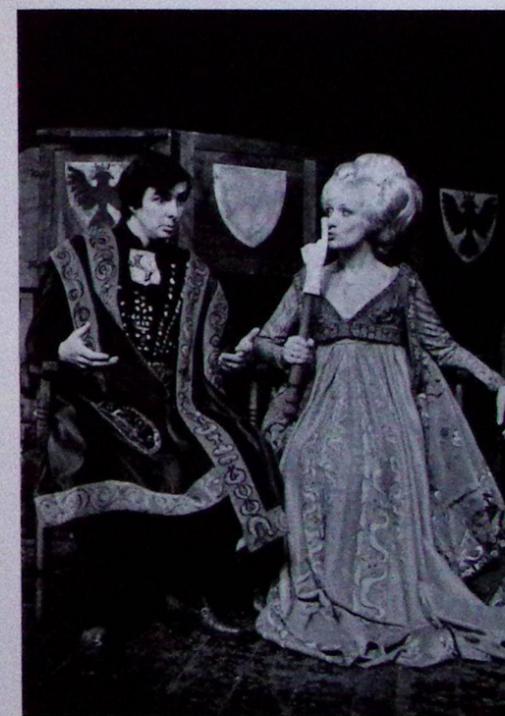
Mais on attendait avec impatience la création de la pièce de l'auteur flamand Gaston Gheuens, « Mannenfabriek » (Fabrique d'Hommes), œuvre couronnée par la ville de Bruxelles pour l'année 1971.

Disons-le tout de suite, cette pièce n'est certes pas une acquisition pour les lettres flamandes! Car l'ensemble est d'une composition technique défailante, émaillée de dialogues suscitant peu ou pas d'intérêt.

« Mannenfabriek », si l'on en croyait le programme, était une pièce consacrée à l'armée belge. Gaston Gheuens allait-il, avec son œuvre, évincer « Pro Patria » d'Eddy Asselberghs? Hélas non... Ce fut bien une pièce consacrée à l'armée, mais pas du tout comme on l'espérait! En effet, la première partie de l'œuvre est écrite dans la veine des cercles d'amateurs le jouaient il y a une bonne quarantaine d'années. Bien sûr, c'est là une solution de facilité: quel que soit le public devant lequel on joue, on parviendra toujours à le faire rire avec la caricature d'un adjudant au langage trop connu: « Pas op, hein, manneke... of anders, krak dedans! » Tel est le style de « Mannenfabriek »

En haut: Marie-Ghislaine Bernard, Jean-Pierre Lorient et Claude Vignot dans « Ce n'est pas parce que je suis petit et que j'ai des lunettes » de Woody Allen - Théâtre des Galeries.

Ci-contre: Yves Larec et Arlette Schreiber dans « Isabelle, trois caravelles et un charlatan » de Dario Fo - Théâtre National.



pièce dans laquelle tout tourne autour de nouvelles recrues et de leur contact avec la vie militaire. L'une de ces recrues peut difficilement se plier à ce nouveau régime, avec le résultat direct de se faire prendre en grippe par un adjudant. Ce dernier poursuit le malheureux d'une haine aveugle... qui finit par conduire le soldat à l'hôpital. Les camarades de chambrée de celui-ci veulent témoigner contre l'adjudant, mais ils finissent par se laisser convaincre qu'il s'agit d'un accident, et tout

en reste là... Il y avait pourtant moyen, au départ de ces éléments, de faire de « Mannenfabriek » une pièce satirique. Mais rien de tout cela! Nous l'avons dit, la première partie n'est que du gros comique troupier. Dans la seconde partie, recrue et adjudant disparaissent de la scène: les personnages principaux étant remis au vestiaire, l'intérêt s'amenuise rapidement, et le dénouement se fait attendre... C'est vraiment regrettable, parce que le régisseur Luc Philips et tous ses

collaborateurs avaient travaillé d'arrache-pied pour faire de « Mannenfabriek » un succès: la pièce fut élaguée, remaniée, adaptée, mais rien n'y fit... Senne Rouffaer (l'adjudant) a mis son personnage bien au point: chacune de ses apparitions en scène déclenche le rire dans la salle. Ronny Waterschoot (la malheureuse recrue) n'a guère l'occasion de s'extérioriser pleinement. Tout cela est vraiment dommage: nous attendions beaucoup mieux de cette pièce...

Rik Andries et Janine Bischops dans « Vlinders zijn vrij » de Leonard Gershe - Théâtre Royal Flamand.



FERRONNERIES ANCIENNES

par Geneviève C. HEMELEERS

Il n'est pas rare, dans notre capitale, de découvrir encore des façades enjolivées de ferronneries qui sont bien plus de la décoration architecturale qu'un simple ouvrage de serrurerie proprement dit: enchevêtrement de palmes, fleurons, rinceaux, volutes, chiffres couronnés. Des mains habiles des serruriers d'art d'autrefois sortirent des œuvres dont

la grâce incomparable et les lignes souples et harmonieuses furent parfois relevées par l'éclat de l'or. Dans le quartier du Sablon, notamment, on peut voir une belle façade ornée d'un remarquable balcon, typiquement bruxellois, à motifs d'entrelacs avec grandes rosaces d'époque Louis XVI. Sa longueur est exceptionnelle: vingt mètres d'une venue.

Quel jeu passionnant de chercher à surprendre, à Bruxelles ou en Brabant, de belles ferronneries anciennes: potences et enseignes, assez rares celles-ci, balconnets, appuis de fenêtres, impostes, grilles.

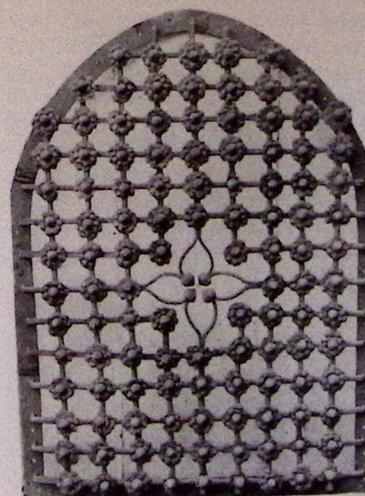
Dans la cour intérieure d'un hôtel de maître à Bruxelles trône un puits gothique. Ces puits sont très rares en Belgique. Il en existe un dans les collections des Musées Royaux d'Art et d'Histoire au Cinquantenaire; quelques-uns dans des collections privées et, le plus connu, celui de Quentin Metsys, devant le portail occidental de la cathédrale d'Anvers.

En haut: porte-cierges (en partie du XIVe siècle) provenant d'une église brabançonne; ci-contre: grille d'une chapelle-borne brabançonne (fin du XVe siècle); ci-dessous: balcon d'époque Louis XVI (quartier du Sablon, à Bruxelles).



Dans le Brabant on rencontre souvent des chapelles-bornes dont une grille défend la statuette du saint vénéré. Voici l'une de ces grilles: elle est gothique, de la fin du XVe siècle. A Roisiers, notamment, sur la route qui mène à Tombeek, il en existe une qui tombe en ruines et qu'il serait urgent de restaurer. Chez un amateur j'ai vu un porte-cierges très curieux provenant d'une église brabançonne. Le centre date du XIVe siècle, mais différentes époques ultérieures l'ont marqué de leur empreinte. Les fleurs de lys sont du XVe siècle; les fleurs ornant la base sont du XVIe siècle.

J'ai pu admirer, dans une collection particulière, une rampe d'escalier en chêne dans laquelle des balustres en



fer forgé du XVe siècle avaient été englobés. C'est une merveille. Ces balustres, achetés à Paris, furent utilisés à Bruxelles par des mains savantes qui réalisèrent ce chef-d'œuvre.

L'art de la ferronnerie remonte très haut dans l'Antiquité. Dans les ruines de Ninive — rapporte Raymond Subes — on a retrouvé des outils, masses, pics en fer forgé. En Gaule le fer était, dès les temps les plus reculés, d'un emploi fort commun. Cet artisanat connut un grand développement durant l'époque carolingienne. Lorsque les Romains occupèrent la Gaule, ils s'étonnèrent des travaux de fer exécutés par nos ancêtres: armes, objets de sellerie, ornements, etc... Rentrés chez eux, ils répandirent dans leur patrie le goût du fer forgé.

Au Ve siècle de notre ère, les Grecs armaient les entablements de leurs temples avec des agrafes et des tenons.

Mais il faut sauter quelques siècles et arriver à l'an 1000 pour constater l'extension prise par la ferronnerie d'art dans nos contrées.

Il faut d'autant plus admirer les œuvres de fer forgé du Moyen Age que les forgerons d'alors devaient préparer leur fer eux-mêmes, c'est-à-dire le

mettre en état d'être forgé. En effet, ils ne pouvaient se procurer que des masses de fonte légèrement corroyées au martinet et, avant de façonner le fer, ils devaient le battre pour bien l'amalgamer et le rendre à la fois plus malléable et plus compact.

Aujourd'hui le fer est livré laminé, préparé en barres rondes ou carrées de toutes dimensions. L'artisan n'a plus qu'à choisir les fers dont il a spécialement besoin.



Le matériel du ferronnier du Moyen Age consistait uniquement en un martinet actionné généralement par une rivière. Il n'avait à sa disposition, ni laminoir, ni filière, ni cylindre. Les outils utilisés étaient le marteau, le burin, les cisailles. La lime ne fut inventée qu'à la fin du XIVe siècle.

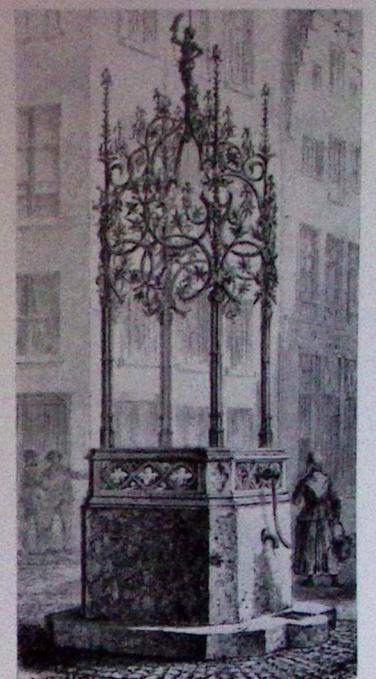
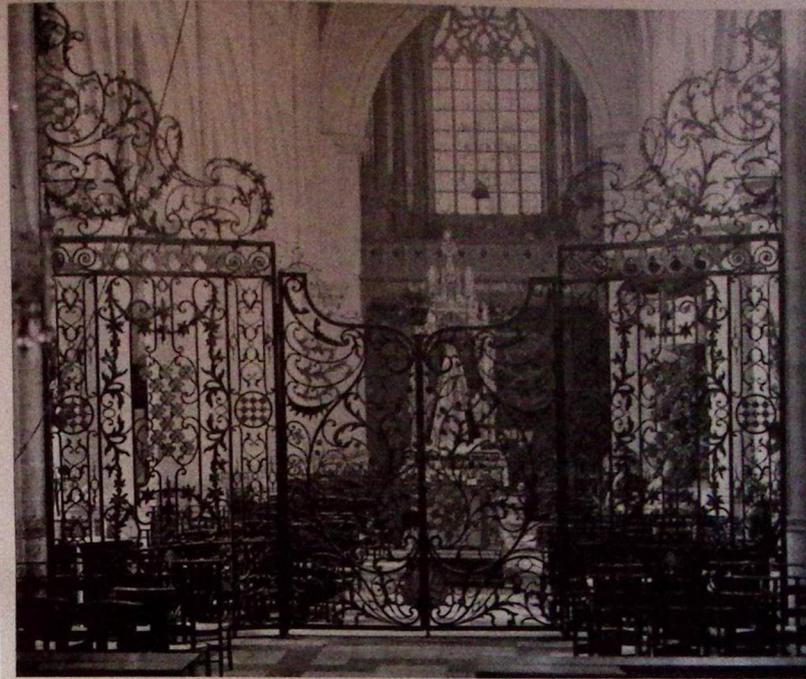
Cependant, à force d'habileté et d'imagination, ces moyens restreints suffirent aux artisans romans et gothiques pour réaliser de véritables œuvres



d'art qui soulèvent l'admiration de nos jours encore.

Au début du XIIIe siècle l'art de forger le fer fut porté à un degré magistral de perfection. Au XIVe siècle, les forgerons cherchèrent des moyens nouveaux. Vers la fin du XVe siècle, l'art du forgeron avait beaucoup perdu. Au XVIe siècle, la serrurerie reprit vie. La Renaissance lui insuffla une grande élégance. Les procédés d'exécution évoluèrent. Le début du XVIIe siècle porta encore profondément la marque de la Renaissance. A partir du milieu du siècle, la ferronnerie, très feuillagée, deviendra franchement Louis XIV. Pendant la première moitié du XVIIIe siècle, le style s'assagira, puis il s'apparentera aux lignes tourmentées de l'art maniéré. Ce ne sera plus alors de la ferronnerie pure: cela deviendra de la menuiserie en ce qui concerne l'assemblage, du moins. L'art se réfugiait dans la composition. Le travail de l'artisan n'était plus le même. Au XVIIIe

En haut: grille (XVIIe siècle), en fer forgé, séparant le vestiaire du hall du château de Grand-Bigard; au centre: puits gothique ornant la cour intérieure d'un hôtel de maître, à Bruxelles; en bas: chapelle-borne à Rosières (site classé).



Ci-dessus, à gauche: magnifique grille (1770), en fer forgé, œuvre du ferronnier bruxellois J. Delmotte, clôturant le chœur de l'église Notre-Dame d'Alsemberg; à droite: puits de Quentin Metsys, au pied de la tour de la cathédrale Notre-Dame, à Anvers.

siècle, les ferronneries extérieures étaient toujours peintes en vermillon et les feuillages et ornements dorés à la feuille. Les ferronneries intérieures étaient, elles, décorées en bleu ou en vert foncé et or. Au XIXe siècle, l'art de la ferronnerie subit une éclipse. Au XXe siècle, on constate une nette renaissance dans la composition. La ferronnerie est l'une des rares branches de l'art décoratif qui ait conservé presque intacts, à travers les siècles, ses principaux procédés d'exécution. La technique du Moyen Age était si sûre, si parfaite, que les ferronniers des siècles suivants, depuis la Renaissance jusqu'au début du XIXe siècle,

ne cessèrent de l'emprunter en n'y apportant que des modifications de détails.

Le génial maître-serrurier lorrain, Jean Lamour (1698-1771), auteur des fameuses grilles de la place Stanislas à Nancy qu'il mit huit ans à terminer, écrivait les lignes suivantes (1) à propos d'un autre de ses remarquables ouvrages. En l'occurrence il s'agissait de la rampe du grand escalier de l'Hôtel de ville de Nancy dont la « plate-bande », d'une seule pièce, a 25 mètres de long sans le moindre joint apparent. «...La courbure des doubles rampes ne semble pas être un ouvrage de fer forgé. La plate-bande annonce un métal moulé et poussé par le fer d'un menuisier, puisqu'il n'y a dans tous ses contours aucun jarret, ni gauche qui dérange un dessin serré. La peine qu'a donnée cette plate-bande n'est pas concevable. Il faut être de l'art pour comprendre combien il faut

de justesse pour profiler et contourner ces pièces, sans s'écarter du plan, combien il faut faire rouler le calibre pour dresser toutes les moulures, filets et faces, pour ne point corrompre cette forme. Je peux présenter cet ouvrage comme peu commun et dire qu'il a été regardé avec attention par les gens versés dans cet art ».

La ferronnerie d'époque se reconnaît au style et à la manière de travailler. Dans le temps, les fers portaient d'un lingot. Actuellement, les ferronneries sont exécutées au moyen de fers laminés. Il est facile de voir si le fer a été entièrement battu à la main, ou simplement laminé. D'autre part, les soudures autogène et à l'arc ont remplacé la soudure à la forge, beaucoup plus difficile à exécuter.

(1) « Les artisans célèbres: Jean LAMOUR », par Charles Cournault, Conservateur du Musée historique lorrain à Nancy.



A Court-Saint-Etienne

L'IDEE de la mort effraie les vivants, la majorité d'entre eux tout au moins, et, quand novembre est de retour, c'est comme contraints et forcés par la tradition que nous rendons visite, rapidement, aux cimetières où reposent ceux qui nous étaient chers mais qui, en disparaissant, nous sont devenus des étrangers ou presque. Nous ne savons plus rien d'eux. Nous ignorons tout de l'autre monde où ils sont, peut-être, à nous attendre. Ils sont entrés dans un mystère que nous baptisons tous différemment, selon nos convictions philosophiques. Et nous n'avons aucun moyen de communiquer encore avec eux. Nous ne nous attardons guère dans les

cimetières et nombre de ceux-ci, cependant, mériteraient d'être visités à loisir, parce qu'ils contiennent d'authentiques œuvres d'art ou des monuments curieux, révélateurs des options spirituelles, des goûts ou de telles ou telles particularités biographiques des disparus.

Durant nos dernières vacances françaises, traversant le département des Deux-Sèvres, nous avons fait halte à Verrines-sous-Celles où se dresse, en pleins champs, une imposante pyramide en pierres, haute comme une maison, protégée par un mur. Sous cet édifice insolite repose, depuis 1829, un nommé Pastureau, Jean-Louis. Sans doute celui-ci avait-il participé à la

campagne d'Egypte! Sans doute avait-il été impressionné par les pyramides du désert! Et peut-être s'était-il promis, en regardant Chéops ou l'une de ses voisines, de suivre l'exemple grandiose des pharaons!

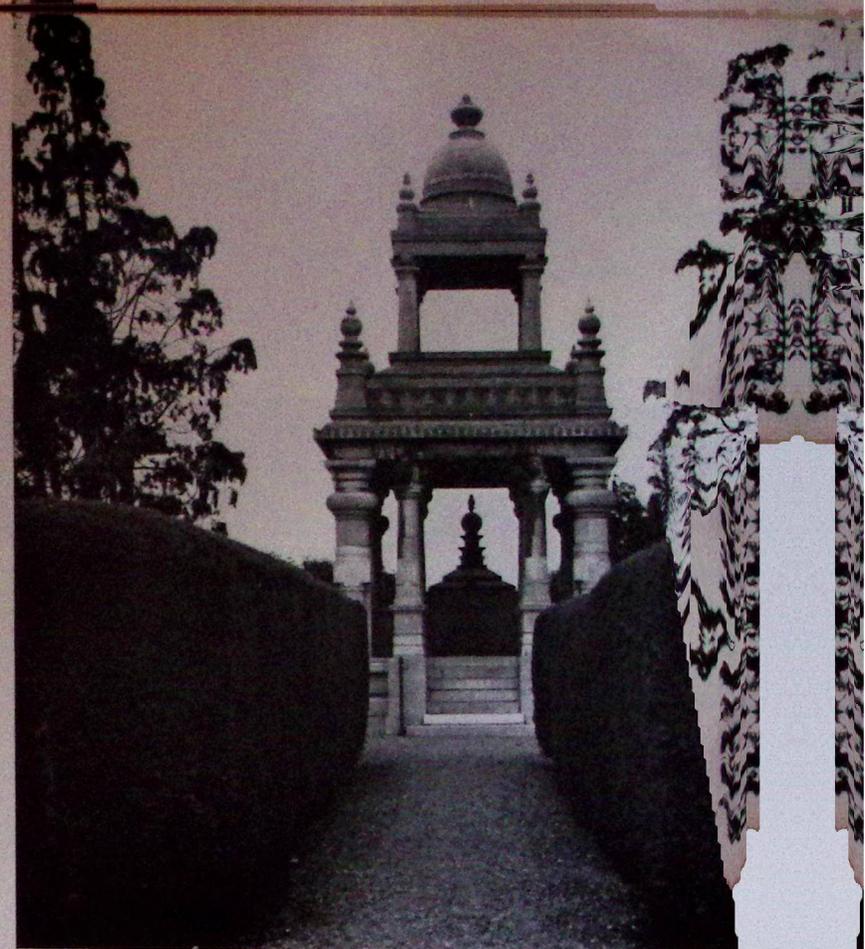
Chez nous aussi, dans le petit cimetière paysan de Court-Saint-Etienne, existe un étrange tombeau.

EN BORDURE DE LA 430

La radiale 430, qui permet de se rendre rapidement aux ruines cisterciennes de Villers-la-Ville depuis Bruxelles, traverse Court-Saint-Etienne de part en part, se donnant même le plaisir d'y multiplier les lacets et les épingles à cheveux.

LE MAUSOLÉE HINDOU

par Joseph DELMELLE



Un édifice carré, de style hindou, haut de 12 mètres

Court est un gros village, mi-agricole, mi-industriel. Lieu d'une importante station préhistorique, en l'occurrence la nécropole de la Quenique — qui a été étudiée par le baron de Loë et par d'autres archéologues — la localité offre également, sur le plan du tourisme, un évident intérêt. « Elle a, faisait remarquer le regretté E. Bourguignon, des monuments que lui envieraient maintes villes importantes... »

Nous n'avons nullement l'intention de procéder, ici, au recensement des ressources touristiques de la commune. Signalons seulement que l'église paroissiale, datant — pour l'essentiel — du XVIII^e siècle, abrite quantité de trésors dont un mausolée en marbre

noir de la famille de Provins, un tripityque du XVI^e siècle — don du comte d'Auxy — une châsse du XVI^e siècle et, outre d'autres belles choses, plusieurs toiles dont une de Polydore Beaufaux, le maître wavrien ayant obtenu le Prix de Rome en 1862 et dont notre ami Léon Maret, Maca authentique, s'est fait le biographe. Près de l'église, il y a le château, avec son parc, et quelques maisons ayant du caractère, plusieurs monuments commémoratifs et, dans la campagne, des fermes dont certaines sont très remarquables, telle celle de Profonval, avec son vaste corps de logis, son porche-colombier de 1750 environ et sa grange monumentale. Cette ferme est sise dans un

vallon car, faut-il le dire, le territoire de Court-Saint-Etienne, sur lequel se rejoignent trois rivières: l'Orne, la Thyle et la Dyle, est d'un relief fort mouvementé. Court-Saint-Etienne, donc, est un village qui mérite l'intérêt du touriste à cause de tout ce dont il vient d'être question et de bien d'autres choses dont l'étrange tombeau qui s'élève au centre de son cimetière et en domine les monuments de pierre bleue ou de granit et les humbles croix de pierre ou de fer forgé.

CARACTÉRISTIQUES

Ce serait un cimetière banal que celui de Court-Saint-Etienne s'il n'y avait pas

ce tombeau curieux, inattendu, original. En bref, c'est un édifice carré de style hindou, haut de 12 mètres, construit en petit granit provenant des Ecaussinnes.

Voici ce que, en 1911, Arthur Cosyn écrivait au sujet de ce monument:

« Il est érigé au milieu du nouveau cimetière de Court, ouvert en 1885, et il le domine majestueusement. Sa hauteur est de 12 mètres. Une allée d'ifs, que gardent des sphinx, précède la façade principale, où des degrés mènent à une sorte de *cella*, qu'encadrent douze colonnes au profil fantastique. Ces colonnes supportent le couronnement du monument, formé par la superposition d'une tourelle en forme de campanile et d'une coupole. Au



fronton de ce petit temple, on lit: *L'Etre unique a plus d'un nom*. Du côté opposé, où se trouve l'entrée du caveau souterrain, diverses pensées philosophiques ont été gravées dans la pierre et, notamment, celle-ci, de Confucius: *Ma doctrine consiste dans la droiture du cœur et l'amour du prochain*. Une ceinture de bosquets toujours verts concourt à donner un aspect sévère, imposant, à l'ensemble de ce somptueux monument sépulcral, sous lequel dorment pour l'éternité les comtes Albert et Louis Goblet d'Alviella, l'un lieutenant général et ministre d'Etat (1790-1873), le second membre de la Chambre des Représentants et père du sénateur actuel (1823-1866), ainsi que leurs épouses respectives.



Marie Damien et la comtesse Coralie d'Auxy de Neufville. Le mausolée que je viens de décrire évoque les célèbres temples de l'Inde bouddhique et brahmanique, si riche, on le sait, en monuments de ce genre... C'est selon toute vraisemblance en s'inspirant de quelque temple d'une ancienne ville hindoue qu'aura été conçu le tombeau élevé à la mémoire de ses aïeux par le distingué professeur de l'Université de Bruxelles. L'architecte Samyn a, si je ne me trompe, contribué à en dresser le plan... »

Il n'y a rien, ou presque rien, à ajouter à ces notes. Signalons seulement que le mausolée hindou de Court-Saint-Etienne rappelle très exactement, par son couronnement surtout, cer-

tains petits temples de la banlieue de Delhi et que, outre les pensées transcrites par Arthur Cosyn, ses pierres portent des inscriptions chinoises, en idéogrammes, et égyptiennes, en écriture hiéroglyphique, ainsi que maints symboles que ne peuvent défricher que les spécialistes ou les initiés. L'étrange monument apparaît, ainsi, comme une sorte de livre de pierre résumant l'essentiel des doctrines spiritualistes de l'antiquité pharaonique et de l'Extrême-Orient.

Edifié au centre du cimetière de Court-Saint-Etienne et au lendemain de l'ouverture de celui-ci, le mausolée est toujours en excellent état mais la crypte, où sont inhumés les membres de la famille Goblet — famille originaire

du Tournaisis et ayant reçu la grandesse et le titre comtal d'Alviella en date du 2 avril 1838 de la reine du Portugal — est envahie en permanence par une eau très claire, ce qui prouve la présence d'une ou de plusieurs sources, ou le peu de profondeur de la nappe aquifère, ou l'imperméabilité du proche sous-sol. Mais la présence de cette eau peut également être le fait d'un destin capricieux ayant voulu que le grand admirateur de l'Inde reposant

Gardé par des sphinx, le monument porte, à côté d'inscriptions chinoises et égyptiennes, maints symboles que ne peuvent déchiffrer que les spécialistes ou les initiés.



pagne. Après la chute de l'Empire, admis à la Cour des Pays-Bas, il fut chargé de diverses missions et, en 1825, accompagna le Prince d'Orange au couronnement du Czar Nicolas Ier, Empereur de toutes les Russies. En 1830, il se rangea résolument aux côtés des patriotes.

Louis, le deuxième, qui devait mourir prématurément à l'âge de 43 ans, devint de bonne heure, grâce au jeu du régime censitaire, Membre de la Chambre des Représentants. Il se signala, en cette qualité, par quelques pertinentes interventions.

Eugène, le troisième, est celui qui fit édifier le mausolée de Court-Saint-Etienne. Au lieu de rappeler ses charges et titres principaux, ce que fait d'ailleurs ce monument funéraire, signalons qu'il est considéré comme l'un des grands introducteurs, dans les universités, de l'étude comparée des religions. Très attentif à tout ce qui intéresse la littérature et, plus généralement, la culture, il dirigea, pendant quinze ans, la *Revue de Belgique*, sorte de moniteur de la vie des Lettres et des Arts dans la Belgique d'avant Max Waller. On lui doit un *Petit Guide pratique de Court-Saint-Etienne et des*

sous le mausolée partage, d'une certaine manière, le sort macabre des défunts de Bénarès dont les cendres sont confiées aux flots du Gange, ce fleuve qui, prenant le chemin de l'océan, prend également le chemin de l'éternité!

CEUX DU TEMPLE...

Dorment de leur dernier sommeil, sous l'imposant mausolée de Court-Saint-Etienne, différents personnages parmi lesquels:

— Albert Joseph Goblet, comte d'Alviella, Lieutenant Général, Ministre d'Etat, 1790-1873;

— Louis François Magloire Goblet, comte d'Alviella, Membre de la Cham-

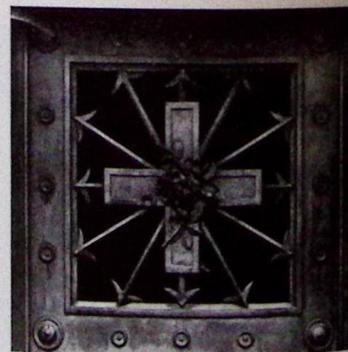
bre, 1823-1866;

— Eugène Félicien Albert Goblet, comte d'Alviella, Ministre d'Etat, Ministre plénipotentiaire, Envoyé extraordinaire, Vice-Président du Sénat, Recteur de l'Université libre de Bruxelles, 1846-1925;

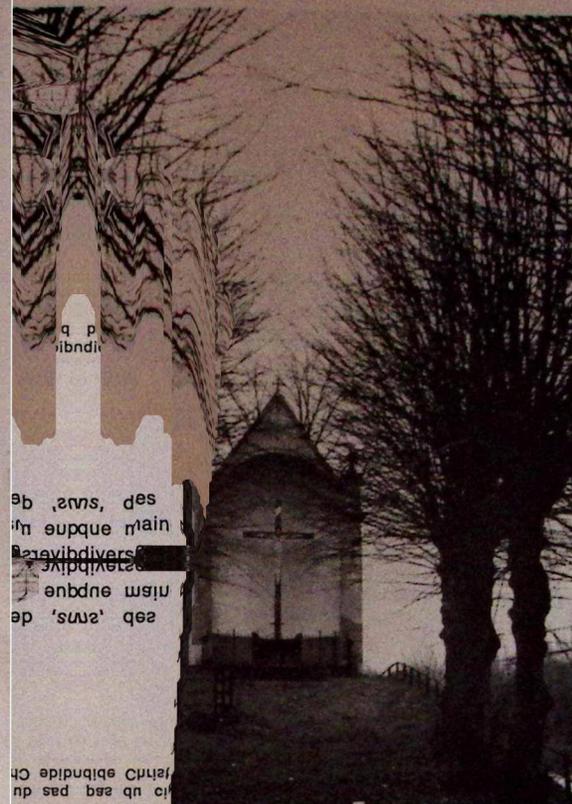
— Félix Albert Joseph Goblet, comte d'Alviella, Avocat près la Cour d'Appel, Président du Conseil supérieur des Forêts.

Chacun de ces disparus mérite un rappel biographique.

Albert, le premier, fut Inspecteur général du Génie avant de devenir Ministre de la Guerre, puis des Affaires étrangères, puis Ministre plénipotentiaire et Ministre d'Etat. Jeune homme, il avait été formé à l'Ecole militaire de Saint-Cyr et affecté ensuite à l'Armée d'Es-



En haut, à gauche: une ceinture de bosquets toujours verts concourt à donner un aspect à la fois sévère et imposant à l'ensemble de ce somptueux monument sépulcral. Ci-dessous: détail de la porte d'entrée du caveau.



A deux pas du cimetière, en bordure de la route de Villers-la-Ville, ce splendide Christ gothique.



La tour de l'église de Court-Saint-Etienne, bien que fortement remaniée, témoigne encore de ses origines romanes (± 1050).

Environs, des notices biographiques ainsi que maints ouvrages: monographies diverses, dont une sur Bruxelles; relations de voyages dans le Sahara et en Laponie, dans l'Atlantique, en Bavière, aux Etats-Unis et, évidemment, aux Indes; et essais, ayant bénéficié d'une très large audience, sur l'histoire et la structure des principales religions humaines: *Migration des Symboles* (1891, traduction anglaise en 1894), *Croyances, Rites, Institutions* (1911), etc. Insistons spécialement, ici, sur le fait que, en 1876, il avait effectué, à la suite du Prince de Galles, un voyage aux Indes dont il était revenu, dans ses bagages, avec un manuscrit enthousiaste: *Inde et Himalaya*. C'est vraisemblablement au cours de ce périple péninsulaire qu'il devait concevoir

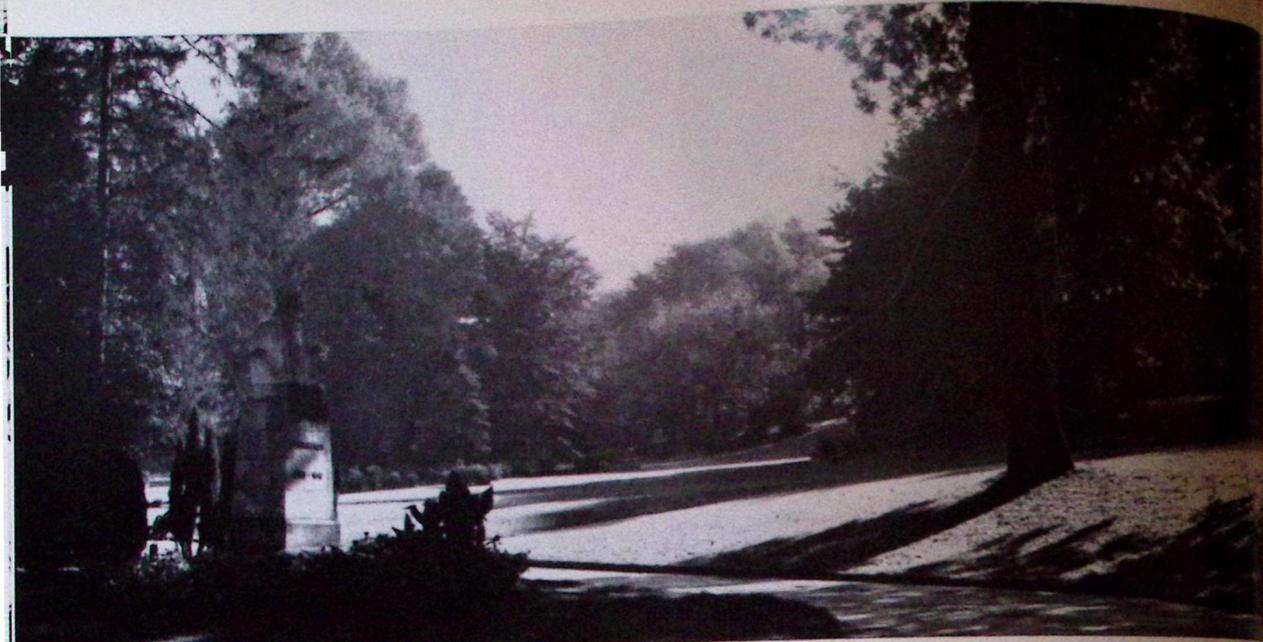
l'originale sépulture qu'il allait faire édifier, une dizaine d'années plus tard, à Court-Saint-Etienne, son village et son port d'attache.

Le quatrième et dernier de ceux auxquels nous avons fait allusion, Félix Goblet d'Alviella, avocat, devint Président du Conseil supérieur des Forêts et, en cette qualité, publia un travail monumental, en quatre volumes, intitulé: *Histoire des Bois et Forêts de Belgique* (1927-1930), qui nous rappelle, entre autres choses, qu'une vaste portion du Brabant, jadis, était couverte par la *Carbonaria Sylva*, ou Forêt Charbonnière, et que celle-ci fut défrichée par étapes successives, notamment à l'initiative des moines dont ceux de Villers-la-Ville.

D'autres disparus reposent dans le

mausolée de Court-Saint-Etienne introduisant une note d'exotisme inattendue dans le placide paysage du Roman Pays de Brabant.

Lorsque, parcourant ce secteur de notre province, vous passerez par le village des Goblet d'Alviella, ne manquez pas de vous arrêter, dans le cimetière, devant ce temple où le mystère de l'humaine destinée est gravé dans la pierre, en des caractères dont beaucoup sont incompréhensibles. Mais que cette halte méditative ne vous empêche pas, ensuite, d'apprécier la beauté d'un pays qui est femme par l'harmonieux modelé de ses formes, par le galbe délicat de ses collines et par la souple chevelure de ses bois comme par la fraîcheur du babillage de ses eaux vives...



Le Parc Astrid à Anderlecht.

A la découverte de l'Agglomération Bruxelloise

par Simone VIERSET,
du Centre d'Information de Bruxelles

Notre itinéraire d'aujourd'hui prend son départ au Palais de Justice à hauteur de la seconde enceinte de la ville; les sept portes de cette enceinte étaient les suivantes: porte de Louvain, porte de Namur, porte de Hal, porte d'Anderlecht, porte de Flandre, porte de Laeken, porte de Cologne.

Les remparts de Bruxelles furent édifiés au XIVe siècle et le mur, construit en briques et en pierres, comptait donc sept portes et soixante-quatre tours, ce qui faisait de la cité une véritable place forte. Napoléon signa le décret ordonnant la démolition du mur et l'enceinte fut remplacée par un boulevard de ceinture qui fut plus tard élargi et enfin doté d'une série impressionnante de tunnels à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1958.

Nous rencontrons tout d'abord la porte Louise, ancien octroi (1), qui fut ouverte en 1840; elle s'appelait alors « porte de Charleroi ». Elle n'a donc rien de commun avec les sept portes des remparts.

SAINT-GILLES

Nous nous dirigeons ensuite à droite vers la commune de Saint-Gilles par un petit bout du boulevard de Waterloo et, en nous engageant dans la rue Hôtel-des-Monnaies, nous remarquons sur le coin gauche une façade très moderne et expérimentale, en verre et polyester.

La Commune de Saint-Gilles a maintenu son économie agricole jusqu'au moment où l'industrie envahit son territoire vers le milieu du XIXe siècle. A ce moment, se forme le quartier de la porte Louise et Saint-Gilles en bénéficie. Les prairies, vergers, potagers, les blanchisseries de jadis ne sont plus qu'un souvenir. En août 1872, sur le champ de foire de Saint-Gilles, Verlaine et Rimbaud se mêlent aux foules en liesse et, de ce jour, la mélancolie des fêtes foraines entre dans la poésie française (2). Sur la droite, l'Hôtel des Monnaies anciennement situé au coin de la place de la Monnaie et de la rue de l'Evêque et reconstruit ici en 1880, d'après les plans de Rousset.

(1) Octroi: taxe perçue dans la forme des contributions directes, au profit des communes, sur l'introduction dans un certain périmètre des objets destinés à la consommation locale. Par analogie, l'endroit de cette perception.

(2) François Porche, Paris, 1933.

Vient ensuite la barrière de Saint-Gilles, ancien octroi également, aujourd'hui carrefour important de circulation. A l'entrée de l'avenue du Parc, nous retrouvons la gracieuse « porteuse d'eau », œuvre du sculpteur Dillens, qui ornait autrefois le centre de la place.

En face de nous, l'Hôtel communal, en néo-Renaissance, non loin du parc dit de Saint-Gilles, quoique situé sur le territoire de Forest.

Ce parc, qui a une superficie de 13 hectares, fut créé en 1878. Les architectes J. Dumont et Derre se sont, paraît-il, inspirés des forteresses d'antan pour bâtir la prison de Saint-Gilles que nous ne pouvons manquer en prenant vers la gauche l'avenue Ducpétiaux que nous contournerons en partie et, par l'avenue de la Jonction, nous débouchons dans l'avenue Brugmann que nous remontons vers la droite.

Au numéro 48, une plaque commémorative nous rappelle que la maison fut au siècle dernier la résidence d'Eugène Ysaye, compositeur et violoniste de génie, dont l'Ecole sert de base à l'instruction dans la plupart des pays qui ont un niveau musical élevé.

Engageons-nous à gauche dans l'avenue Molière, longue artère résidentielle et, de la Place d'Arezzo, nous apercevons déjà le ravissant parterre si joliment fleuri de la place Ch. Graux que l'on atteint par la rue Lejeune.

Suivons la rue Washington jusqu'à la place Leemans, puis à gauche la rue Américaine. Le Musée Horta attend notre visite au numéro 25. Nous aurons l'occasion de voir encore quelques-unes des œuvres de cet architecte devenu célèbre en tant que chef de file du « modern style ».

Revenons sur nos pas, par la rue du Tabellion. La rue du Bailli est dominée par l'église de la Trinité, dont la jolie façade baroque provient de l'ancienne église des Augustins, construite au XVIIe siècle sur la place de Brouckère. Cette façade, qui réunit très harmonieusement le détail brabançon au goût italien, est une des plus grandes réussites de Jacques Francquart.

Le « goulot » de l'avenue Louise, que nous rejoignons vers la gauche, concentre sur ses deux côtés et dans ses galeries couvertes une part importante du commerce de luxe de la capitale. L'avenue de la Toison d'Or mène en droite ligne à la « porte de Namur », autre carrefour important qui a gardé le nom d'une des 7 portes des remparts. Précisons au passage qu'une seule de ces portes subsiste: la porte de Hal. Remarquons qu'il n'existait avant 1840 aucune voie de communication en-

tre cette porte de Hal et la porte de Namur. C'est seulement après la démolition du mur d'enceinte que les entreprises se multiplièrent à cet endroit.

ILLES

Entre la porte Louise et la porte de Namur, se dresse la silhouette élégante et moderne du « Brussels Hilton » conçu par l'architecte Montois. Toujours sur la droite, la chaussée d'Ixelles prend son départ à la tour S.A.G., petite cité miniature dans laquelle se trouve le théâtre Molière, deuxième scène de la Compagnie des Galeries. Au bout du premier tronçon de cette artère, qui compte plusieurs succursales de grands magasins, nous avons une belle perspective sur l'Hôtel communal d'Ixelles, ancienne résidence d'été de Maria Garcia, l'une des plus grandes cantatrices de tous les temps, mondialement connue sous le nom de « la Malibran ». Cette « idole » de l'époque vint se fixer à Bruxelles après son mariage avec le violoniste belge Charles de Bériot. Tous deux reposent au cimetière de Laeken.

Changeons de style et revenons au XXe siècle en empruntant, à gauche de la place F. Cocq, la rue du Conseil. A l'angle formé par celle-ci et la rue Longue Vie, nous découvrons le nouveau complexe résidentiel, érigé par la commune d'Ixelles.

Sur la rue Anoul et la chaussée de Wavre, nous passons à proximité du Musée Wiertz, (62, rue Vautier) aménagé dans l'atelier même du peintre. La belle série d'esquisses y est exposée et nous en ressortirons impressionnés par les tableaux du maître dont certains sont marqués par la tendance au gigantisme.

Un parc public, créé comme jardin zoologique, existait déjà depuis quelques années lorsqu'on y installa, de 1886 à 1892, l'Institut Royal des Sciences Naturelles de Belgique.

Il fut agrandi vers 1935.

Attentionnons tout de même, alors que nous sommes à deux pas du quartier Léopold, que cet ensemble fut considéré comme l'une des plus belles réalisations de la première partie du XIXe siècle. L'historien se déclare que ce joyau résidentiel semble vouloir éclipser par sa magnificence tout ce que renferme l'intérieur de Bruxelles. La noblesse



Saint-Gilles: le Musée Horta.



Saint-Gilles: la « porteuse d'eau ».

et la bourgeoisie y avaient construit d'harmonieuses demeures au milieu de vertes campagnes. La porte Léopold fut établie en 1850 dans l'axe de la rue Belliard.

Suivre la chaussée de Wavre jusqu'au boulevard Général Jacques. En prenant à droite, nous allons voir défilier les casernes d'Etterbeek, situées en face de la grande plaine des manœuvres; elle y fut aménagée dès 1875.

A l'avenue de la Couronne, tourner à gauche. Par cette avenue, nous aboutissons au cimetière d'Ixelles où nous nous souviendrons du Général Boulanger, cet officier supérieur français, qui, exilé à Bruxelles, s'y suicida en 1891 sur la tombe de son amie Marguerite Bonnemain.

Prendre l'avenue de l'Université, puis à gauche l'avenue Adolphe Buyl, à droite l'avenue A. Depage. L'Université Libre de Bruxelles est venue s'installer dans ce quartier du Solbosch, peu après la fin de la première guerre mondiale, dans les bâtiments construits grâce à la générosité des Etats-Unis.

A sa fondation en 1834, l'Université se trouvait d'abord place du Musée puis plus tard, rue Ravenstein, dans l'ancien palais Granvelle.

L'avenue Franklin D. Roosevelt fut créée en 1922 sur les terrains de l'exposition universelle qui eut lieu au Solbosch en 1910. Elle s'appelait avenue des Nations et ce n'est qu'après la seconde guerre mondiale qu'on la rebaptisa du nom du Président des Etats-Unis.

Quartier chic par excellence, quartier des ambassades, cette avenue a vraiment grande allure, avec son tapis vert déroulé jusqu'à l'entrée du champ de courses de Boitsfort.

De plus, elle jouit d'une situation particulièrement privilégiée puisqu'elle longe le bois de la Cambre. Ce bois de la Cambre sert, en fait, de trait d'union entre la ville et la forêt de Soignes qui est l'une des plus belles héritages d'Europe couvrant aujourd'hui encore une superficie de 4.300 hectares, soit un tiers de la superficie qu'elle avait en 1822.

WATERMAEL-BOITSFORT

Nous rejoignons la chaussée de La Hulpe où, à hauteur de la clinique C. de Paeppe, nous passons sur le territoire de Watermael-Boitsfort.

Nous nous arrêtons un peu plus loin sur la droite, en face d'un grand bâtiment circulaire, siège de la société Glaverbel, construit de 1964 à



Le Centre International Rogier.

Bruxelles est le siège actuel de la Commission des Communautés Européennes dont nous voyons le bâtiment gigantesque se dresser devant nous. C'est dans ce « Berlaymont » que sont prises aujourd'hui tant de décisions concernant l'avenir de l'Europe. Bâtiment en forme d'étoile à quatre branches, il a été réalisé par un groupe d'architectes belges. En faisant le tour du rond-point, baptisé du nom du Père de l'Europe Robert Schuman, nous remarquons encore, faisant face au Berlaymont, le « Résidence Palace » complexe datant de 1925, un des premiers immeubles à appartements construits à Bruxelles. Devenu bâtiment ministériel depuis de nombreuses années, il est aujourd'hui doté d'une nouvelle façade qui ne sert qu'à harmoniser l'extérieur de la construction avec les temps modernes. Mais en fait cette façade est purement décorative. Après avoir fait un tour complet, nous prenons la rue Archimède jusqu'au Square Ambiorix. Quelle surprise agréable de trouver encore de nos jours quelques espaces verts en pleine ville. Une seconde bouffée de calme et de fraîcheur nous est offerte tout à côté: le Square Marie-Louise. Nous y verrons l'Institut médico-chirurgical d'Etterbeek et la Maison des industries chimiques.

SAINT-JOSSE-TEN-NOODE

En traversant le square Gutenberg, nous prenons la rue de la Pacification et à la place Saint-Josse nous voyons l'église Saint-Josse et sa belle façade néo-baroque. Saint-Josse est une commune au riche passé. Sans pour cela vous y rendre, vous devez savoir que c'est sur son territoire que se trouvait le premier Observatoire de Bruxelles. La place Rogier, centre d'un quartier en pleine expansion, est dominée par le Centre International Rogier. Cet imposant complexe abrite entre autres de vastes salles dans lesquelles ont lieu tout au long de l'année un grand nombre de foires, salons spécialisés et expositions. Dans les environs immédiats, une série de tours ultra modernes abriteront bientôt le World Trade Center et le Manhattan Center créant ainsi un quartier d'affaires à l'échelle mondiale.

L'ancienne église Saint-Nicolas à Neder-over-Heembeek.



SCHAERBEEK-EVERE

Ensuite, vers la droite, nous prenons la chaussée de Louvain jusqu'à la place Dailly où nous voyons la masse imposante de la caserne Dailly. Le grand problème va être maintenant de rejoindre le Boulevard Auguste Reyers, vu les travaux en cours à cet endroit. Nous y arriverons par l'avenue du Diamant. Au carrefour, nous prenons à gauche et nous voyons la nouvelle « Cité de la Radio Télévision », érigée sur cette vaste plaine du Tir National dont il nous reste le petit enclos des fusillés, débordant de souvenirs douloureux.

Nous descendons jusqu'à la place Meiser que nous traversons et au carrefour suivant nous tournons à droite. Sur le boulevard Léopold III à environ deux kilomètres nous voyons, à notre droite, les bâtiments de l'OTAN.

Nous revenons sur nos pas et au premier carrefour il nous faut tourner à droite, passer au-dessus du chemin de fer et prendre la rue Saint-Vincent. Au bout de cette rue, en face de nous, nous pouvons admirer l'église Saint-Vincent, joli petit sanctuaire de style roman dont la tour a gardé son caractère d'origine.

Encore une fois, il nous faut revenir sur nos pas jusqu'au boulevard Léopold III que nous prenons en tournant à droite. Nous roulons jusqu'au bout, pour traverser le boulevard Général Wahis, l'avenue des Azalées et à droite l'avenue L. Bertrand. La commune de Schaerbeek n'a aucune raison d'envier ses voisins; son parc Josaphat compte parmi les plus beaux de l'agglomération. A l'emplacement de l'ancien palais des sports, s'élève aujourd'hui une très haute tour nommée Brusilia, dont les appartements se répartissent sur 35 étages.

Par le boulevard Lambermont, nous passons « outre-pont » pour visiter la charmante petite église Saint-Nicolas.

Boulevard Lambermont, Pont Van Praet, allée latérale droite de l'avenue des Croix du Feu et ensuite à droite l'avenue des Croix de Guerre; et ici la cinquième à gauche, rue de la Marjolaine. L'origine de ce gracieux oratoire, construit en grès de la région, remonte à la fin du XVII^e siècle. Depuis qu'elle ne sert plus au culte, elle est devenue, il y a quelques années, le centre culturel de Bruxelles et les expositions, concerts, conférences s'y succèdent à un rythme accéléré.



L'Atomium.

LAEKEN

Par la rue de Heembeek, nous revenons à la belle et large avenue des Croix du Feu et en suivant les indications « Heysel » nous arrivons aux Palais du Centenaire.

Les premiers de ces grands halls furent bâtis peu après 1930, pour commémorer le centième anniversaire de l'indépendance de la Belgique. Ils furent inaugurés à l'occasion de l'exposition internationale et universelle de 1935. Depuis, le complexe s'est beaucoup développé et compte maintenant 10 bâtiments dans lesquels ont lieu chaque année toute une gamme de salons, d'expositions et, bien entendu, la Foire Internationale de Bruxelles.

L'Atomium, lui, tout le monde le connaît et surtout les étrangers. C'est l'une de nos plus grandes attractions touristiques au même titre que la Grand-Place et Manneken-Pis.

Symbole de l'Exposition Universelle 1958, il représente une molécule de cristal de fer agrandie 200 milliards de fois. Les neuf sphères sont reliées entre elles par de longs cylindres dans lesquels passent des escaliers roulants et on accède au sommet par un ascenseur rapide. De ce sommet, on peut admirer, par temps clair, une étendue pouvant aller jusqu'à Malines, distante de 20 km. La moitié supérieure de cette sphère est occupée par un restaurant. Avant de reprendre votre voiture vous vous instruisez en allant voir dans 4 autres sphères les expositions traitant de l'utilisation pacifique de l'énergie nucléaire et du développement de la technique spatiale.

Nous revenons sur nos pas et longeons l'autoroute d'Anvers vers Bruxelles par l'avenue de Madrid. Plus loin, bien enfoncée dans un gros bouquet d'arbres, la villa Belvédère construite au XVIII^e siècle, en style Louis XVI, où résident les Princes de Liège, Albert et Paola.

Au carrefour suivant nous admirons la fontaine de Neptune, réplique de l'originale qui se trouve au centre de la « Piazza del Nettuno » à Bologne; cette dernière est un chef-d'œuvre du sculpteur flamand, Jean de Bologne (XVI^e siècle).

Nous apercevons, et laissons sur notre gauche, le Pavillon Chinois devenu musée. Ses collections de porcelaines de Chine sont dignes du plus haut intérêt. En face de cette jolie pagode, la Tour Japonaise érigée sous le règne de Léopold II, tout comme le Pavillon Chinois.

Le Pavillon Chinois à Laeken.



En nous engageant dans l'avenue du Parc Royal, nous voyons tout de suite, à droite, l'entrée de la « villa Belvédère » et à gauche les serres royales de Laeken. Leur construction commença en 1870; elles furent développées plus tard. Ces serres, dans lesquelles les Souverains organisent parfois des réceptions, sont ouvertes au public certains jours pendant le mois de mai.

Elles font partie du Parc royal de Laeken qui s'étend sur 160 hectares. Un premier château avait été construit ici en 1782-1784 à l'emplacement d'un manoir acquis par le duc Albert de Saxe-Teschén et son épouse. Ce palais, de style Louis XVI, fut incendié, reconstruit et finalement agrandi en 1902 par l'architecte français Girault (architecte du Petit Palais aux Champs-Élysées). Le 21 juillet 1803, cette demeure princière reçut la visite de Bonaparte et de son épouse Joséphine de Beauharnais, reçus officiellement par Bruxelles. Napoléon, empereur, y séjourna une seconde fois en 1810, alors qu'il passait par la ville en compagnie de l'impératrice Marie-Louise.

En face de l'entrée principale, un monument élevé à la mémoire de Léopold I^{er}. Le domaine royal se termine par un petit jardin où est érigé un mémorial à la reine Astrid (J. Boedts).

Avant de quitter cette avenue, précisons que l'église Notre-Dame de Laeken, dont nous apercevons la partie arrière, fut construite au XIX^e siècle à la mémoire de la Reine Louise-Marie. Les plans du jeune architecte Joseph Poelaert furent acceptés à la suite d'un concours. C'est dans la crypte de ce sanctuaire que reposent les membres de la Famille royale belge. Derrière se trouve le cimetière dans lequel est resté le chœur de l'ancienne église datant de la seconde moitié du XIII^e siècle. Parmi les tombes, nous y trouvons le monument funéraire de la Malibran et de son mari Charles de Bériot, et les sépultures d'anciens ministres, bourgmestres, poètes, historiens...

Nous tournons à droite avant l'église et par la drève Sainte-Anne, nous gagnons la petite chapelle Sainte-Anne, dernière station d'une promenade pieuse du XVII^e siècle partant de l'Allée Verte. Un contemporain, Duplessis l'Escuyer, nous dit que « les dames s'y allaient promener à pied après avoir fait leurs prières et là prendre le frais en temps d'été ». Dans notre dos, l'École royale des cadets, et sur la droite le domaine royal de Stuyvenberg qui fut la résidence de la Reine Elisabeth jusqu'à

sa mort en novembre 1965. Cette très belle demeure vient d'être entièrement rénovée pour accueillir les hôtes de nos Souverains.

HEYSEL

Par l'avenue des Robiniers, nous arrivons à l'avenue Houba de Strooper. Cette avenue a pris un essor considérable grâce à l'exposition internationale de 1958. Un peu plus haut, le stade du *Heyssel* où ont lieu de nombreuses et importantes rencontres sportives.

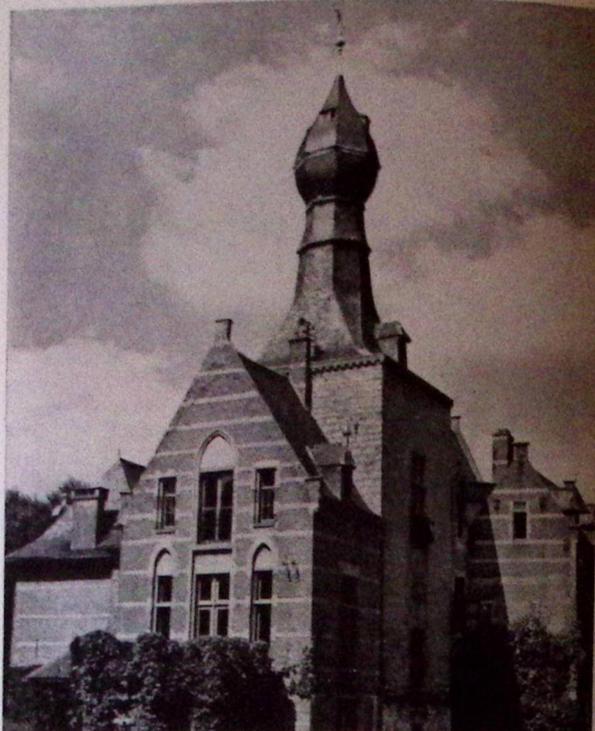
Il faut absolument voir la « cité modèle » du Heysel; nous vous proposons par notre itinéraire une petite promenade pour vous rendre compte des deux types de logement qui y sont représentés. D'une part, l'habitation unifamiliale, de l'autre les blocs à appartements. Le chauffage de l'ensemble ainsi que la distribution d'eau chaude sont assurés par une centrale thermique autonome reliée aux bâtiments par un réseau souterrain d'eau chauffée à 180°. Un centre commercial a été aménagé ainsi que des jardins et de nombreux emplacements de parkings. En face du stade du Heysel prenons à gauche l'avenue des Amandiers, l'avenue de l'Améthyste, la rue Profonde, à gauche l'avenue de l'Arbre Ballon, à droite l'avenue Vandermaelen, l'avenue J. De Heyn jusqu'au rond-point de la Cité Jardin.

GANSHOREN-JETTE

Suivre ensuite à gauche l'avenue Stiénon, pour rejoindre à nouveau l'avenue Houba de Strooper. En direction du Centre, nous rencontrons le boulevard de Smet de Naeyer qui nous conduit à l'avenue Jacques Sermon et à la *Basilique de Koekelberg*, située sur les communes de Koekelberg et de Ganshoren. Elle a été terminée en 1969 quoique la pose de la première pierre remonte à 1905. Sa construction fut interrompue pendant les deux guerres. Cette basilique, l'une des plus grandes d'Europe, avec ses 141 mètres de long et ses 95 mètres de haut, est l'œuvre de l'architecte Van Huffel.

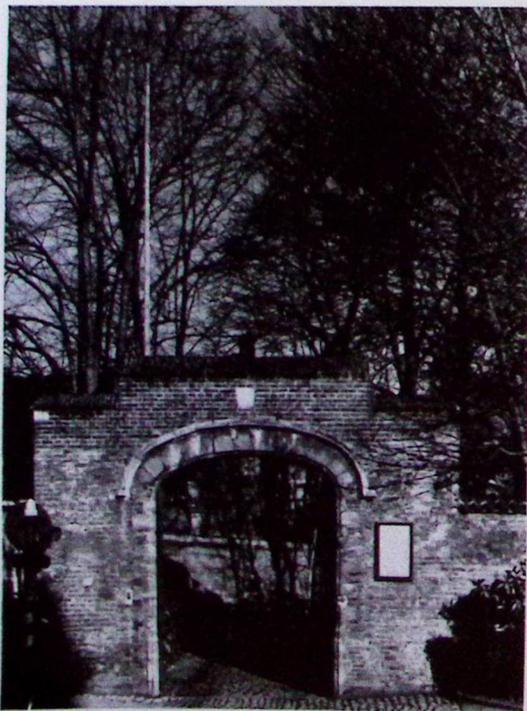
Devant l'église, le *Parc Elisabeth* créé en 1830.

Nous contournons la basilique par l'avenue du Panthéon et nous nous engageons dans l'avenue Charles Quint, ensuite la deuxième à droite, la rue F. Beeckmans, à gauche la rue A. Douleron, à droite la rue des



Le Château de Rivieren à Ganshoren.

Anderlecht: Porte d'entrée de la Maison d'Erasmus.



Clématites, tout droit la rue de l'église Saint-Martin et la drève de Rivieren.

Nous vous emmenons à présent voir l'entrée du *parc de Rivieren*, dans lequel on aperçoit le très beau château (propriété privée). Ses origines remontent à l'époque médiévale et il fut immortalisé par Jean Breughel (de Velours) dont le ravissant petit tableau orne un cabinet de l'hôtel de ville de Bruxelles.

A quelques mètres de la grille du château, une vieille *fermette* du XVII^e siècle, aménagée en restaurant.

Par la drève du Château, rejoindre l'avenue de l'Exposition Universelle et tourner vers la gauche. Après la place de l'Ancienne Barrière, prendre la deuxième rue à droite, rue Tiebackx. On y voit le palais abbatial construit en 1775, dernier vestige de l'Abbaye de Dieleghem fondée en 1100 par des Prémontrés. Ce « palais » fait fonction de Centre Culturel de la commune de Jette.

MOLENBEEK-SAINT-JEAN

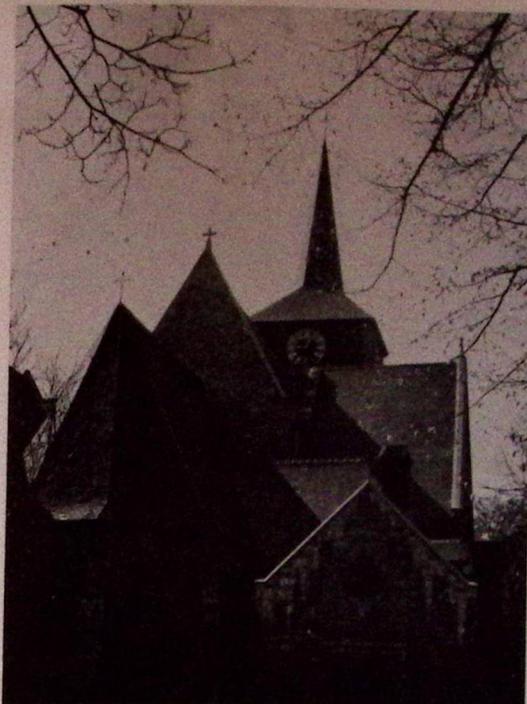
Revenons sur nos pas par l'avenue de l'Exposition Universelle et à l'avenue Jacques Sermon tourner à droite jusqu'à la place de Bastogne. A gauche l'avenue du Karreveld vous mène à la *Ferme-Château du Karreveld* remontant au XIII^e siècle. C'est en 1953 que la commune de Molenbeek-Saint-Jean procéda à la restauration des bâtiments qui avaient été reconstruits aux XVI^e et XVII^e siècles. L'ancienne grange réaménagée sert de cadre à des congrès, réunions, banquets et autres manifestations.

Au bout de l'avenue du Karreveld, tourner à droite et emprunter la chaussée de Gand jusqu'à la place Dr. Schweitzer.

Prenons à gauche la rue de l'Eglise, traversons la rue de Grand-Bigard et à la place de l'Eglise nous nous trouvons en face de l'ancienne *église Sainte-Agathe* en style roman. Par la rue de Grand-Bigard et la rue des Béguines nous rejoignons le boulevard Mettewie.

A partir d'ici, c'est sur des kilomètres que nous allons traverser vers le sud des quartiers plus modernes les uns que les autres, à commencer, bien sûr, par ce boulevard Mettewie, qui a vraiment grande allure.

Sur le plan sportif, nous rencontrons le stade du Daring et une piscine olympique en construction.



L'église Saint-Denis à Forest.

fleurs, pleins de couleurs, mettent une note gaie dans le paysage. Suivons ensuite l'avenue Reine Marie-Henriette, à droite l'avenue Massenot, la chaussée de Bruxelles, nous longeons le parc Duden et nous plongeons sur Forest.

FOREST

Un bref arrêt à la place Saint-Denis pour nous rappeler que l'origine du nom de cette commune remonte à l'époque où le territoire était une immense forêt. D'après la légende, c'est au VII^e siècle que Saint Amand consacra à Saint Denis une maison entourée d'un marais, cadeau qu'il avait reçu d'un habitant chrétien, Alène, fille du Seigneur Lewold de Dilbeek se convertit au christianisme et s'y fit baptiser. De colère, son père la fit rechercher et lui fit couper un bras. Le corps fut ramené à la porte de l'*église Saint-Denis* et il y opéra de si nombreux miracles que Lewold lui-même en fut touché et se convertit. La chapelle consacrée par Saint Amand fut remplacée par une église de style gothique primaire, très en vogue en Brabant vers 1250. Elle possède encore l'un des très rares spécimens de tombeau du XII^e siècle, le tombeau de Sainte Alène, en pierre bleue d'origine tournaise. Cet oratoire n'a rien de commun avec l'église abbatiale disparue aujourd'hui.

En 1102, Fulgence, abbé d'Affligem, fonda, près de l'église, une abbaye bénédictine. Par diverses donations, presque tout le territoire de Forest, y compris le village créé en 1213 par Henri I^{er}, fut réuni au domaine de l'abbaye. En 1394, le village de Forest fut annexé à la cure de Bruxelles et en fit partie jusqu'en 1795. Les biens de l'abbaye furent vendus en 1797 comme biens nationaux.

La *maison communale* date de 1938. Elle est ornée des statues de Sainte Alène et du Droit Communal, œuvres du sculpteur Victor Rousseau, qui est aussi l'auteur du Monument aux Morts, élevé en face de l'église en 1946.

Par la rue J.-B. Vanpé, nous arrivons à l'avenue Victor Rousseau. Au coin de cette avenue et de l'avenue du Globe, s'élève le nouveau Palais des Sports de *Forest-National*, inauguré en octobre 1970. Sa capacité peut aller jusqu'à 7.000 places assises et il sert de cadre à des grandes manifestations sportives aussi bien qu'à des spectacles culturels de grande envergure. Ce vaste vaisseau est surplombé en quelque sorte

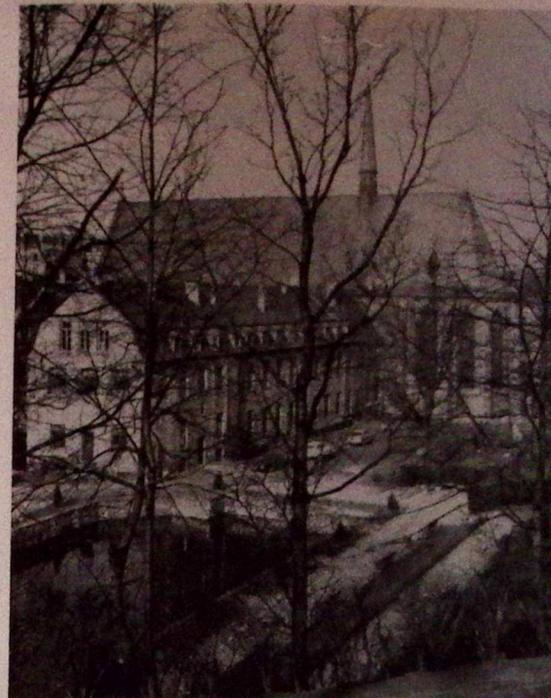
ANDERLECHT

Au carrefour de la chaussée de Ninove, nous empruntons le boulevard de la Grande Ceinture, boulevard très vaste et aéré, l'avenue Shakespeare, avec sa cité moderne sur la droite et un important shopping-center. Par le boulevard Joseph Bracops, nous atteignons ensuite l'avenue Marius Renard, l'avenue du Roi-Soldat et son beau *parc Astrid*. Prenons l'avenue Paul Janson et nous arrivons à la Place de la Vaillance. Quel contraste de se trouver devant la *Collégiale Saints-Pierre et Guidon*. Ce magnifique édifice, en gothique rayonnant et flamboyant, a gardé des vestiges de la construction romane primitive (Crypte). Dans le chœur se trouve un merveilleux triptyque de Jérôme Bosch, Fresques très intéressantes. A l'exception de la flèche, ajoutée en 1898, sa construction dura de 1477 à 1520. Nous espérons vivement que l'avenir nous rendra l'accès au vieux béguinage situé tout à côté dans la rue du Chapelain. Le béguinage fut fondé en 1252 et agrandi au XVII^e siècle. Restons un peu dans cette atmosphère des temps passés. Derrière et à la droite de la Collégiale, une ravissante maison de briques roses porte sur sa façade le millésime 1515. C'est en 1521, alors qu'elle était le siège du chapitre d'Anderlecht qu'elle abrita pendant six mois le grand humaniste *Erasmus*. Cette maison, véritable miraculée, est aujourd'hui un musée que trop peu d'entre nous connaissent; et cependant, lorsqu'on y pénètre c'est un enchantement. On y voit différentes éditions de quelques-uns des 4.750 ouvrages de ce génie qui travaillait vingt heures par jour dans le cabinet de travail qui donne sur le jardin. On y voit une lettre signée par François I^{er}, à côté d'une autre portant la signature de Charles Quint. Quelle merveille que cette salle Renaissance aux murs recouverts de cuir de Cordoue! Cette demeure est entourée d'un jardin tout empreint de calme, bien que situé au centre d'un quartier très peuplé.

Mais nous sommes loin d'avoir fini: reprenons notre chemin par la place de la Vaillance et la rue de Veeweyde où est situé le siège de la Société contre la cruauté envers les animaux. Peu après le pont Paepsem, à hauteur de la rue du Charroi, commence l'autoroute de Paris. Un peu plus loin, par l'avenue Van Volxem et l'avenue Wielemans-Ceuppens, nous arrivons à la place de Rochefort et au *parc de Forest* qui s'étale devant nous dans toute sa splendeur. Ses parterres de

Uccle: Eglise orthodoxe russe.





L'ancienne abbaye de la Cambre.

Suivons l'avenue Circulaire, l'avenue de Mercure, l'avenue J.P. Carsoel. Dans un petit recoin de la place de Saint-Job se cache une petite maison très ancienne, c'est aujourd'hui un restaurant; à vous de la découvrir.

Nous prenons à droite la chaussée de Saint-Job, la rue de Wansijn, l'avenue Dolez, à gauche l'avenue du Prince d'Orange que nous continuons jusqu'à l'avenue Napoléon que nous prenons à gauche, puis à droite l'avenue des Eglantiers, à gauche la chaussée de Waterloo, enfin la première à droite: la drève du Caporal. Ces noms de rues nous rappellent que nous ne sommes pas loin de Waterloo; avenue Wellington, avenue Napoléon, avenue Blücher, avenue Maréchal Ney...

BOIS ET ABBAYE DE LA CAMBRE

La drève du Caporal est une ravissante allée qui nous conduit à la drève de Lorraine. Les branches de ses merveilleux hêtres pourpres se rejoignent loin au-dessus de nos têtes et forment comme une voûte de cathédrale. A droite et devant nous, le bois de la Cambre qui s'étend sur une superficie de 124 hectares et fut dessiné par Keilig. On y remarque quelques vestiges d'anciennes carrières de pierre exploitées autrefois par l'abbaye de la Cambre. Au centre du bois, son beau lac et l'île Robinson à laquelle on accède en bac, à moins qu'on ne préfère se livrer aux joies du canotage. Et encore, des restaurants, des cafés, un manège, un golf miniature et surtout le « Théâtre de Poche » où ont lieu de nombreuses créations mondiales. Les deux aubettes qui encadrent la sortie du bois vers l'avenue Louise proviennent de la porte de Namur où elles sont restées tant que le paiement de l'octroi fut en vigueur (date 1860).

Immédiatement à droite, l'avenue Lloyd George aboutit à l'avenue Franklin Roosevelt, à hauteur du monument aux morts de l'aviation militaire. A gauche, vers l'abbaye de la Cambre, le « dompteur de chevaux » de Thomas Vinçotte. Par la droite, l'avenue Emile Duray, d'un standing très élevé, longe les jardins de l'abbaye. Signalons tout spécialement le bel ensemble du « square du Val de la Cambre » (Blomme 1928) réalisé en baroque modernisé.

L'abbaye de la Cambre fut fondée vers 1200 par une religieuse cistercienne; elle portait alors la dénomination de Chambre de Notre-Dame

par le complexe résidentiel de « La Magnanerie », dont les 400 habitants jouissent d'un très beau panorama et bénéficient de la proximité du parc Duden.

UCCLE

Nous prenons à droite l'avenue du Globe, la rue Gatti de Gamond, à gauche la rue Victor Allard, à droite par l'avenue de la Princesse Paola et nous voyons encore un joli quartier de villas. Nous aboutissons rue de Stalle: 50 mètres à droite, nous faisons le tour de la chapelle d'Uccle-Stalle, bâtie aux XIVe et XVe siècles et qui fut restaurée en 1932. De là, nous laissons sur notre droite une grande propriété privée. Quelques paons et autres oiseaux multicolores se pavant autour d'une pièce d'eau. Selon une tradition de 1348 que nous rapporte P.A. Thymis dans son ouvrage « Brabantia Historica diplomatia » Charlemagne et le Pape Léon III auraient consacré l'église d'Uccle. Chef-lieu judiciaire du Comté de Bruxelles, le territoire fut soumis au Droit d'Uccle jusqu'en 1431, date à laquelle le banc fut transféré à l'hôtel de ville de Bruxelles. Après avoir croisé la chaussée d'Alsemberg, nous empruntons l'avenue Brugmann et ensuite l'avenue De Fré où nous rencontrons la rue Rouge et le centre culturel de la commune; il est réputé pour la haute qualité de ses spectacles. Nous passons devant l'entrée du parc de Wolvendael, acquis par la commune en 1920 et qui forme une ravissante promenade publique de quelque 18 hectares et à l'angle du Crabbegat se trouve le « Cornet » charmante maisonnette datant de 1570. Une plaque sur la façade narre la rencontre de Thyl Uylenspiegel, fameux héros du roman de Charles De Coster avec les frères de la bonne trogne. Quelques mètres plus haut, l'église orthodoxe russe, dont l'harmonieuse silhouette fut inspirée par une église de Novgorod.

Quelques mètres encore et en face la Ferme rose. Remontons l'avenue De Fré. Pourquoi ne pas profiter de l'occasion pour jeter un coup d'œil sur le « Hoef », vieux café-restaurant sympathique et pittoresque? Il se trouve au carrefour formé par les rues Zeecrabbe, Edith Cavell et Langeveld. L'avenue Houzeau nous mène ensuite droit au plateau de l'Observatoire. Ce dernier fut érigé de 1883 à 1891 pour prendre la relève de son prédécesseur situé place Quetelet. Il est entouré d'un joli parc vallonné qui s'étend sur 12 hectares.

et était réservée aux femmes. Celles-ci, en effet, se sentaient attirées par le mysticisme envahissant du siècle. Le monastère dépendait de l'Institution cistercienne de Villers-la-Ville. Henri Ier lui donna les étangs d'Ixelles et un moulin à eau aujourd'hui disparu; ce moulin était situé à proximité de la source du Maelbeek. C'est dans cette abbaye que mourut Saint Boniface en 1255.

Les bâtiments souffrirent énormément pendant les guerres de religion; ils furent reconstruits au XVIIe siècle, puis finalement au XVIIIe siècle, en style français, très en vogue. Les moniales quittèrent définitivement l'abbaye en 1796. Son église, seule, remonte au XIVe siècle; elle fut toutefois restaurée il y a quelques années par les architectes Collès et Veraart. Des artistes de grande valeur ont contribué à sa nouvelle décoration intérieure. Les jardins étagés, qui sont l'un des attraits majeurs de l'ensemble, ont été constitués dans leur état primitif. L'abbaye de la Cambre abrite aujourd'hui d'une part l'Institut Cartographique de l'Armée et de l'autre l'Ecole Supérieure d'architecture de la Cambre.

ETANGS D'IXELLES

Quant aux étangs d'Ixelles, formés par le Maelbeek, ils constituaient autrefois l'une des plus agréables promenades de la ville. La commune les acheta en 1871, combla l'un des trois pour en faire une grande place et réaménagea les deux autres en promenade publique. Dans les espaces verts qui les entourent, on trouvait jadis de nombreux estaminets. Nous longeons les étangs par la droite et arrivés place Eugène Flagey, nous prenons l'autre rive par l'avenue Général de Gaulle: à l'entrée de cette dernière, un ensemble sculptural représentant Thyl Uylenspiegel et sa petite amie Nelle (Samuel).

Par la rue de Belle Vue, nous atteignons les « Jardins du Roi » ornés d'une statue récente du Roi Léopold II et nous retrouvons ensuite l'avenue Louise dont nous prenons l'allée latérale droite jusqu'à notre point de départ sans oublier de remarquer au numéro 224 une très belle maison construite par Horta dans laquelle l'artiste a signé de sa main jusqu'aux plus petits détails du mobilier. Imprégnés ainsi du souvenir de ces innombrables trésors que renferme l'agglomération, nous sommes bien décidés à les revoir en détail.

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

Le cœur du Roman Pays de Brabant à 20 minutes de Bruxelles

En été dernier a été ouverte à la circulation la section Wauthier-Braine — Nivelles de l'autoroute Bruxelles-Paris, soit 10.930 m, dont près de 600 m pour le viaduc de Wauthier-Braine. Au total, 24.980 m d'autoroute sont désormais en service de Bruxelles à Nivelles, ainsi que plusieurs liaisons et un important réseau de voies secondaires. Désormais, vingt minutes suffiront aux automobilistes pour gagner le cœur même du Roman Pays de Brabant.

D'autre part, l'usager venant de Bruxelles et désirant se rendre à La Louvière ou Charleroi peut emprunter l'autoroute jusqu'à Nivelles, la route nationale no 6 sur environ 10 Km et atteindre l'autoroute de Wallonie par l'accès de Manage où la dispersion est possible vers Mons ou Charleroi.

A la fin de cette année, l'autoroute Nivelles-Gosselies sera mise en service sur une chaussée, améliorant ainsi l'écoulement de la circulation entre la capitale et l'agglomération carolorégienne.

La dernière section de l'autoroute Bruxelles-Paris entre Nivelles et Houdeng, lieu de raccordement à l'autoroute de Wallonie sera mise en service fin 1972.

Le viaduc de Wauthier-Braine est le principal ouvrage d'art de l'autoroute Bruxelles-Mons-Paris (A7-E10).

Il est situé dans une zone vallonnée du Brabant wallon et ses 600 mètres permettent une traversée élégante de la vallée du Hain.

Sous le viaduc, on dénombre 4 chemins ou chaussées dont la route provinciale Hal-Tubize, une ligne de chemin de fer, une rivière et un ancien étang.

Wauthier-Braine et son viaduc sont situés à 7 Km au sud de Hal et à 9 Km au nord de Nivelles.

L'ouvrage d'art est en courbe et se trouve à un point bas de l'autoroute. Cette situation permettra au voyageur venant de Bruxelles d'apprécier dans une vue panoramique à la fois le tracé et l'infrastructure du viaduc.

Une exposition de champignons au Jardin botanique, à Bruxelles

Une exposition consacrée aux champignons se tient présentement dans le hall d'entrée du Jardin botanique national de Belgique, 236, rue Royale, à Bruxelles.

Cette exposition à caractère strictement didactique est organisée par le Jardin lui-même; elle restera ouverte jusqu'au 7 janvier 1972 inclusivement. Nous attirons toutefois l'attention de nos lecteurs sur le fait que l'exposition sera fermée du jeudi 18 au lundi 22 novembre et du jeudi 16 au lundi 20 décembre; en dehors de ces jours, elle sera accessible du lundi au vendredi, de 9 à 17 heures. L'entrée est gratuite.

Formation de guides touristiques

La demande de guides touristiques qualifiés, nantis d'une solide formation de base, voire même d'un diplôme universitaire, augmente de jour en jour. L'attention, en effet, se porte vers ces guides dont les connaissances autant que le tact font que le touriste garde d'un voyage, ou même d'une simple visite en leur compagnie, le souvenir ravi

d'avoir pleinement et bénévolement participé à la découverte d'un coin du monde.

Car le touriste, aujourd'hui, ne se satisfait plus du guide traditionnel au récit aussi monotone que stéréotypé; à juste titre, il veut plus et mieux. Cela suppose, pour ceux qui ambitionnent d'exercer cette fonction, passionnante en raison des échanges humains qu'elle implique, une formation des plus poussées.

Depuis quelques années, le Centre d'Etudes et de Recherches des Industries Alimentaires de la Province de Brabant (C.E.R.I.A.) forme des guides touristiques de niveau supérieur.

Le programme des cours comporte: les langues (anglais, allemand), l'histoire de l'art, l'étude des villes d'art et des musées, la géographie touristique, le folklore, la technique du guide et sa déontologie, plus des causeries données par des spécialistes des questions touristiques, sociales et économiques, le programme tout entier étant conçu dans une perspective européenne.

Les cours durent deux ans, de la mi-septembre à la mi-juin. Les leçons se donnent les lundis et vendredis, de 18 à 21 heures. Des excursions pratiques, des visites, des excursions sont organisées pendant les week-ends. L'examen est sanctionné par un diplôme d'enseignement technique supérieur, officiellement reconnu et qui donne droit au titre de Guide touristique et culturel. Chaque mois, l'Association des Guides du Brabant, qui groupe les guides sortis du C.E.R.I.A., se voit dans l'obligation de refuser de nombreuses demandes, faute de guides disponibles. Les émoluments d'un guide local peuvent s'élever à 1000 F par jour. Les diplômés du C.E.R.I.A. sont de plus en plus fréquemment sollicités et ce, en toutes saisons, pour guider des voyages en auto, en autocar, en train et en avion. Le droit d'inscription aux cours est de 100 F. Les excursions en autocar, une quinzaine par an, sont entièrement gratuites.

Pour tous renseignements complémentaires: tél. 02/23.20.80 (Ext. 269) avant 17 heures.

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

La cotisation 1972 est maintenue à 200 F

En dépit de nouvelles charges résultant notamment de l'augmentation des frais d'impression de notre revue, nous sommes heureux d'annoncer à nos membres que le montant de leur cotisation pour 1972 est maintenu à 200 F (T.V.A. comprise).

Nous prions, dès à présent, nos affiliés de verser, sans tarder et si possible avant le 15 décembre prochain, la somme de 200 F, à titre de cotisation pour 1972, au C.C.P. 3857.76 de la Fédération Touristique de la Province de Brabant. Ils éviteront, de la sorte, le désagrément d'une interruption dans la livraison de notre périodique.

Par la même occasion, nous rappelons à nos membres qu'il leur est toujours loisible de souscrire un abonnement combiné, formule leur assurant le service simultané des éditions française et néerlandaise de notre revue. A cet effet, ils sont invités à verser la somme de 320 F (T.V.A. comprise) à notre C.C.P. 3857.76.

B.B.B. Agenda

Depuis le début de cette année paraît un nouvel hebdomadaire bilingue intitulé « B.B.B. AGENDA ». D'un format de poche très pratique et d'une teneur moyenne de 64 pages, cette brochure diffuse des informations pratiques concernant l'agglomération bruxelloise et la province de Brabant tandis qu'une rubrique spéciale est consacrée aux autres régions du pays. Du fait que les principales informations sont également publiées en anglais et en allemand, cet hebdomadaire ne manquera pas d'intéresser les touristes étrangers de passage ou séjournant dans notre pays. Toutes les manifestations importantes annoncées pour Bruxelles et son agglomération sont notamment détaillées dans ce périodique. C'est ainsi

que, chaque semaine, le lecteur y trouvera des renseignements précis sur les représentations théâtrales et cinématographiques, concerts, ballets, expositions, congrès, foires commerciales, compétitions sportives, visites guidées, etc. En outre, la liste des médecins et pharmaciens de garde y est régulièrement publiée.

Cet agenda, vendu au prix modique de 10 F, peut être obtenu dans toutes les bonnes librairies, au Service d'accueil, 12, rue de la Colline, au Centre d'Information de Bruxelles, 8 rue du Chêne, ainsi qu'au bureau d'accueil de l'Hôtel de Ville (Grand-Place).

On peut également souscrire un abonnement à « B.B.B. AGENDA » en versant le montant de 275 F (6 mois) ou de 425 F (1 an) au C.C.P. 1968.48 du Centre d'Information de Bruxelles, rue du Chêne, 10 à 1000 Bruxelles.

Exposition « Drogenbos à travers les siècles »

Du 4 au 12 décembre prochain, le Cercle d'histoire, d'archéologie et de folklore d'Uccle et environs organisera en la salle des fêtes attenante à la maison communale de Drogenbos une exposition consacrée au passé de cette commune.

L'exposition sera accessible au public les samedis et dimanches 4, 5, 11 et 12 décembre de 10 à 12 h et de 15 à 18 h, ainsi que le mardi 7 et le mercredi 8 décembre de 15 à 18 h. (Entrée libre.)

Key to Life in Brussels

Une nouvelle édition du Centre d'Information de Bruxelles: le guide « Key to Life in Brussels » vient de sortir de presse.

Cet ouvrage a été rédigé par une résidente britannique, établie à Bruxelles. Ce guide très pratique contient la solution aux multiples problèmes que se posent inévitablement les futurs résidents de l'agglomération bruxelloise, de langue anglaise. On peut se le procurer au Centre d'Information de Bruxelles, 8-10, rue du Chêne, ou encore dans toutes les bonnes librairies de la capitale. Prix: 60 francs.

Le guide 1971 des restaurants bruxellois est sorti de presse

En 1970, le Centre d'Information de Bruxelles, dont le siège est établi 10, rue du Chêne à 1000 Bruxelles, éditait sous le titre « Gourmet Holidays » un petit guide à la fois clair et pratique contenant la liste de 150 restaurants typiques, implantés à Bruxelles et dans son agglomération. Ce répertoire quadrilingue (français, néerlandais, anglais, allemand), d'un format de poche très agréable, a connu un succès foudroyant.

Aussi, le Centre d'Information de Bruxelles a-t-il décidé, au seuil de la haute saison touristique 1971, de procéder à la réédition de cette brochure, tout en la perfectionnant.

Le petit recueil 1971, qui vient de sortir de presse, comporte l'adresse de 200 enseignes différentes de restaurants ayant pignon sur rue dans Bruxelles et sa grande agglomération. De plus, pour aider le touriste dans son choix, ces divers restaurants, rôtisseries et auberges ont été clairement localisés. Ce fascicule comporte, en outre, un index des établissements ouverts en soirée, après les spectacles. Enfin, le gourmet trouvera dans ce même opuscule un petit lexique des spécialités, qui ont fait et font encore la réputation de la cuisine bruxelloise.

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

On peut se procurer gracieusement cette brochure, soit au n° 12 de la rue de la Colline, soit au Relais d'accueil, Hôtel de Ville (Grand-Place), soit au Bureau d'accueil de notre Fédération, 2, rue Saint-Jean, ces trois centres étant établis à Bruxelles, soit encore en écrivant directement au Centre d'Information de Bruxelles; dans ce dernier cas, il importe de joindre un timbre de 3,50 F pour couvrir les frais d'expédition.

Hainaut, ou l'Épopée d'un Peuple

Sous le titre « *Hainaut, ou l'Épopée d'un Peuple* » la Fédération du Tourisme de la Province du Hainaut publie une « Histoire du Hainaut », due à la plume alerte de Georges Bohy, avocat, ancien Ministre des Travaux Publics. L'esprit du livre a été excellemment défini, dans son avant-propos, par l'auteur lui-même lorsqu'il précise que son propos « fut plus de faire œuvre de conteur que d'historien, non point qu'il n'ait été attentif à la vérité historique, à la critique des textes et des sources, à la qualité, en un mot, du matériau de son travail. Mais il a entrepris de conter la naissance et la vie du Hainaut, comme il eut conté la naissance et la vie d'un personnage ». De Houzeau de Lehaie à Bordet, de Navez à Magritte en passant par Paulus, de Fétis à Absil, de Pirmez à Plisnier, de Gendebien à Destrée, qu'ils soient savants, peintres, musiciens, écrivains ou hommes d'Etat, que d'hommes d'une stature peu commune, que de figures passionnantes dont le rayonnement a passé nos frontières, que d'événements aussi, qui vont métamorphoser non seulement la vie, mais jusqu'aux sites où ils se déroulent. Mais pourquoi une histoire du Hainaut?

Pour les Hennuyers d'abord, pour qu'ils sachent mieux d'où ils viennent, ce que furent leurs ancêtres, les épreuves par lesquelles ils ont passé pour parvenir à leur sort d'aujourd'hui, et mieux leur faire comprendre ce qu'ils ont droit d'espérer de l'avenir, et quel sera le prix qu'il leur faudra payer pour que leur espérance devienne réalité.

Pour nos compatriotes des autres contrées ensuite, pour qu'ils apprennent à mieux connaître notre peuple, ce que furent ses peines et ses joies, ses luttes, ses défaites et ses victoires, et qu'ils sachent mieux que, sous des dehors parfois bourrus, il est de cœur fraternel et bon.

Le premier tome de cet ouvrage est sorti de presse. Il comporte 276 pages fort bien illustrées et est enrichi d'une bibliographie sélective, de tableaux synoptiques, d'une nomenclature des noms de personnages et des noms de lieux cités.

Nos lecteurs qui désirent acquérir cet ouvrage peuvent le faire en versant la somme de 300 F (T.V.A. comprise) au C.C.P. 3686.58 de Hainaut-Tourisme à Mons.

Les Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique et l'éducation du public

L'un des rôles d'un musée des Beaux-Arts est d'éduquer un public et de faire rayonner la culture.

Les Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique par la richesse de leurs collections et la variété des thèmes représentés ont sans nul doute une place prépondérante dans l'enseignement de l'Histoire de l'Art en Belgique. Ces musées, fondés en 1799 par Napoléon alors premier Consul, comportent:

une section d'art ancien: riche de près de 6.800 peintures, dessins et sculptures du XIV^{ème} au XVIII^{ème} siècle, qui, outre une cinquantaine de panneaux du XV^{ème} siècle, cinq Bruegel, trente-neuf Rubens, dix-neuf Jordaens, possède de des tableaux dont l'autorité impose le respect tels « *L'homme à la flèche* » de Roger Van der Weyden, « *La Justice d'Othon* » de Thierry Bouts ou bien encore la vision envoûtante de la « *Chute d'Icare* » de Bruegel.

une section d'art moderne: d'environ 4.500 œuvres du XIX^{ème} au XX^{ème} siècle.

En raison de la reconstruction du musée d'art moderne, les œuvres appartenant à ce département peuvent être vues lors d'expositions temporaires dans des locaux provisoires.

Actuellement, vu les transformations des bâtiments du musée d'art ancien, toutes les collections ne sont pas visibles; mais des visites guidées peuvent avoir lieu traitant de thèmes déterminés.

Les demandes doivent être adressées par écrit, 10 jours à l'avance, au secrétariat du Service Educatif, rue du Musée 9, 1000 Bruxelles.

Quant au Musée Wiertz, sis rue Vautier, 62 — 1040 Bruxelles, dépendant également des Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, il possède quelque 120 œuvres (peintures, dessins et sculptures) d'Antoine Wiertz (1806-1865). Les œuvres sont exposées dans l'atelier de ce remarquable artiste romantique belge. La notoriété de son œuvre réside, non seulement en des toiles gigantesques et spectaculaires qui par leur qualité plastique veulent égaler Rubens et Michel-Ange et sont un manifeste vis-à-vis des problèmes sociaux du XIX^{ème} siècle, mais également dans des œuvres de caractère plus intime et dans ses esquisses où il atteint un niveau artistique très élevé.

Conditions:

Tous les jours de la semaine, sauf le lundi, en hiver de 10 à 15 h en été de 10 à 16 heures.

Visite guidée d'une heure: 75 francs

S.I.R. magazine S.I.R.

S.I. de l'Est du Brabant Wallon

Présentation à la presse de la route des six vallées.

Dans le cadre de la promotion du tourisme à l'échelle régionale, le S. I. R. du Brabant Central avait convié, le 6 mai dernier, les représentants de la presse quotidienne et périodique à découvrir les beautés architecturales et naturelles jalonnant les deux itinéraires que les groupes de travail constitués au sein de cette Régionale ont étudiés à l'intention des touristes et excursionnistes. La Druivenroute ou Route des Raisins et l'Hertog Janroute ou Route du Duc Jean, deux appellations qui fleurissent bon le terroir, furent pour la majorité des participants, plus qu'une simple découverte, une authentique révélation des richesses souvent insoupçonnées que recèle le beau pays de Louvain.

Le 19 août 1971, par une journée radieuse, c'était au tour du Syndicat d'Initiative de l'Est du Brabant Wallon à inviter les représentants qualifiés de la presse belge, ainsi que les principaux responsables des autres associations touristiques du Brabant à musarder au fil des six vallées principales qui sillonnent la ravissante contrée aux destinées de laquelle veillent avec un soin jaloux, depuis l'année dernière, des dirigeants et une équipe d'animation aussi sympathiques qu'avertis.



L'objectif a saisi quelques-uns des participants à la journée organisée par le S.I. de l'Est du Brabant Wallon, au moment où ils visitaient le majestueux château d'Opheyllissem, aujourd'hui, propriété de la Province de Brabant.

En folâtrant au gré des méandres de ces six vallées (la Lasne, la Dyle, le Train, la Grande Gêthe, la Petite Gêthe et, the last but not the least, la Néthen) ou de leurs affluents (l'Argentine, l'Orne, la Thyle, le Pisselet, le Piétrebais et bien d'autres encore, parfois de simples filets d'eau taris en été) on reste confondu devant la variété des paysages qui évoquent tantôt les sites réputés des contrées situées au-delà du sillon Sambre et Meuse, tantôt, mutatis mutandis, le charme tour à tour agreste et bucolique de la plaine fla-

mande, bien que, paradoxalement, ce soit précisément dans cette zone que le sol brabançon atteigne son point culminant (174 à Perwez, à proximité de la source de la Grande Gêthe). Mais les caprices géologiques sont bien loin d'être les seuls attraits d'une région dont les richesses touristiques séduiront aussi bien les amateurs de la nature que les férus d'art ou d'archéologie.

Les fervents de la vie en plein air auront notamment le choix entre les stations de villégiature de Genvall ou de la vallée du Train (Chaumont-Gistoux, Grez-Doiceau), les terrains de camping des bords de la Néthen, les 11 promenades balisées de Rixensart, la plage de Renipont et bientôt le superbe Bois des Rêves (25 hectares) acquis récemment par la Province de Brabant en vue de son aménagement en centre récréatif et de détente.

Ceux qui se passionnent pour l'art en général verront défilier au cours de leur périple près de 2.000 ans d'histoire de l'architecture civile et religieuse dans nos régions depuis les temps déjà lointains où régnait la pax romana (substructions de la villa belgo-romaine de Basse-Wavre qui seront, espérons-le, bientôt remises au jour, tumuli de Glimmes, Hottomont, Noirmont et Libersart) jusqu'à l'application des derniers canons dans l'art de bâtir (Eglise Saint-Pie X, à Ottignies et cité universitaire de Louvain-la-Neuve, à Ottignies également, qui est présentement en cours d'édification et dont le cyclotron isochrone déjà en service vient d'entrer dans sa phase opérationnelle).

A côté des quelques témoins de notre architecture militaire au Moyen Age, dont la Tour de Moriesart, à Céroux-Mousty, peut être considérée comme le prototype, la région foisonne en monuments religieux d'origine romane ou pré-romane (églises de Tourinnes-la-Grosse, d'Orp-le-Grand, de Mousty, Saint-Médard, à Jodoigne, et Saint-Nicolas, à La Hulpe où s'affirme déjà le style gothique), mais les autres grandes périodes de l'histoire de notre architecture y sont aussi représentées. Nous pensons notamment à l'église Saint-Jean-Baptiste, à Wavre, très représentative du style ogival tertiaire, au superbe ensemble Renaissance formé par le château de Rixensart, au sobre et vigoureux château d'Opheyllissem, conçu suivant les normes néo-classiques; nous pensons aussi à ces fermes robustes et imposantes comme celles de la Ramée, à Jauchelette ou de Mellemont, à Thorembais-les-Béguines, qui rappellent le travail titanique de nos moines défricheurs; nous pensons encore en coudoyant les anciennes abbayes d'Aywiers, d'Heyllissem (l'actuel château, propriété de la province de Brabant) au rayonnement spirituel de ces religieux et de ces moniales. Et puis, pourquoi ne pas évoquer ces autres curiosités touristiques, comme les captivants souterrains de Folx-les-Caves, dont les origines se perdent dans la nuit des temps, les moulins à vent et à eau, survivants d'un passé révolu, le sentier équestre Heverlee (Eaux Douces) — Villers-la-Ville, que peuvent d'ailleurs emprunter les piétons, et qui vagabonde au cœur de sites plus charmants les uns que les autres. Pourquoi aussi ne pas rappeler les grandes manifestations sportives, les spectacles en plein air, aux incidences si bénéfiques sur le tourisme, comme les motocross internationaux de Rixensart et d'Orp-le-Grand ou en-

S.I.R. magazine S.I.R.

core les fameux meetings aériens de Beauvechain où les amateurs de sensations fortes s'agglutinent par dizaines de milliers. Et sur le plan culturel, la région ne connaît-elle pas une animation (concerts dans les églises, spectacles dans les châteaux, visites guidées) qui fait bien augurer de l'avenir.

Au cours de leur « survol » de l'Est du Brabant Wallon, les quelque soixante participants à la journée du 19 août dernier n'eurent sans doute pas une vision complète des multiples aspects que revêt le tourisme dans cette région, mais au fil de l'excursion, et, de découverte en découverte, ils purent apprécier la richesse du patrimoine touristique de la contrée mais aussi son exceptionnelle potentialité. Il est vrai que ce n'est pas tous les jours que l'occasion leur est offerte de bénéficier de cicérones aussi déserts et compétents que le furent les trois mentors de la journée: Mlle Boudringhien, vice-présidente, et MM. de Streel, président, et Parent, secrétaire du S. I. de l'Est du Brabant Wallon.

Régionale de l'Agglomération bruxelloise

Création d'un Office de Tourisme et d'Information pour l'Agglomération bruxelloise

Le Conseil Provisoire de l'Agglomération Bruxelloise, qui est placé sous la présidence de Monsieur L. Cooremans, a décidé la création d'un Office de Tourisme et d'Information pour l'Agglomération bruxelloise.

Responsable des relations publiques de l'agglomération bruxelloise en tant que cité internationale et capitale européenne, cet Office a pour but de développer l'attrait touristique, de promouvoir et de coordonner les activités de propagande et les programmes d'animation, d'accueillir, de guider et d'informer les visiteurs belges ou étrangers, résidents temporaires ou permanents.

Le T.I.B. (Tourisme Information Bruxelles) se substituera au Centre d'Information de Bruxelles et entrera officiellement en activité probablement au début de 1972.

Dans cette optique, une séance d'information basée sur le thème « Le tourisme dans une grande ville » a eu lieu dans le courant du mois de septembre dernier. Au cours de cette « table ronde » les directeurs des Offices de Tourisme d'Amsterdam, Lausanne et Lyon, figurant parmi les plus efficaces d'Europe, y ont apporté le fruit de leurs diverses expériences en la matière.

Démolition du pavillon d'accueil de la place de Brouckère et nouvelle installation, rue de la Colline, 12 (Grand-Place)

Voué à la pioche des démolisseurs, le Pavillon d'Accueil du Centre d'Information de Bruxelles, situé place de Brouckère, a fermé ses portes le 15 septembre dernier.

Sa démolition a en effet été décidée pour permettre les travaux d'aménagement de la ligne de métro nord-sud.

A l'origine, ce pavillon était destiné à l'accueil des millions de touristes venus visiter l'Expo 58. Inauguré le 14 avril 1958 par MM. Lucien Cooremans, bourgmestre de Bruxelles, et Arthur Haulot, commissaire général au Tourisme, il ne devait, en principe, fonctionner que pendant les 6 mois que dura l'exposition universelle de Bruxelles.

Le lundi 11 octobre 1971, les services d'accueil et d'information touristiques de même que le service assurant la location de places pour les spectacles ont été transférés au rez-de-chaussée de l'immeuble, sis, 12, rue de la Colline, à deux pas de la Grand-Place de Bruxelles où ils fonctionnent dès à présent.

Profitant de l'occasion qui lui était offerte et en vue de l'installation future de l'Office de Tourisme et d'Information de l'Agglomération bruxelloise dont la constitution est actuellement soumise à la ratification des communes de l'Agglomération, le Conseil d'Administration du Centre d'Information de Bruxelles a en effet décidé de louer la totalité de l'immeuble en question, ce qui permettra de regrouper, à partir de janvier 1972, outre les services d'accueil et d'information touristiques, tous les services administratifs du futur Office de Tourisme, actuellement installés 8 et 10, rue du Chêne.

Les numéros de téléphone restent inchangés, à savoir: services d'accueil et d'information: 13.70.45, services administratifs, rue du Chêne 8-10: 13.41.77.

NOTRE livret de dépôt
VOUS RAPPORTE

4,50%
net

VOTRE «INTERET» vous dicte de consulter
BANQUE COMMERCIALE D'ESCOMPTE

Vieille Halle aux Blés
1000 BRUXELLES
Tél. 11.42.93 (5 L.)



84, Boulevard Tirou
6000 CHARLEROI
Tél. 31.44.45 (3 L.)



RÉALISEZ VOS RÊVES

grâce à la

LOTTERIE NATIONALE

Lots payés en espèces

Aucune retenue sur vos gains

Anonymat garanti

Croyez à votre chance

ELLE EST RÉELLE



La

TV - COULEURS

à votre portée

grâce à la

KREDIETBANK

Les manifestations culturelles et populaires

OCTOBRE 1971

BRUXELLES: Au Centre International Rogier: Salon International de l'Équipement médical et hospitalier. Ce salon, réservé aux professionnels, est ouvert tous les jours de 10 à 19 h., jusqu'au 28 octobre inclus - En la Salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean: L. Freschkop (aquarelliste) expose jusqu'au 30 octobre inclus - A la Bibliothèque Royale Albert 1er (Galerie Houyoux), 4, boulevard de l'Empereur: Exposition des dessins flamands de la collection F. Lugt (jusqu'au 5 décembre).

LOUVAIN: Au Musée municipal, 6, Savoyestraat: Exposition « Aspects du gothique flamboyant en Brabant ». Présentation de nombreuses œuvres d'art provenant des musées, églises et couvents belges et étrangers (musées de Bruxelles, Gaasbeek, Nivelles, Diest, Anvers, Liège, retable de Lombeek-Notre-Dame, musées de Cologne, Bonn, Londres, Aix-la-Chapelle, Haarlem, Amsterdam, Bourges, etc...). Cette exposition, que tous les amateurs d'art se doivent de visiter, est ouverte, en semaine, de 10 à 12 et de 14 à 17 h. et les samedis, dimanches et jours fériés, de 11 à 13 et de 15 à 18 h., jusqu'au 28 novembre inclusivement.

24 **NIVELLES:** A la Collégiale Sainte-Gertrude, à 17 h: Concert de clôture du Festival Musical du Brabant Wallon, avec la participation de la « Chorale Walther von der Vogelweide » d'Innsbruck (45 exécutants), placée sous la direction du Dr. Othmar Costa.

OHAIN: au hameau de Ransbèche, à 10 h.: célébration de la Saint-Hubert avec la participation des sonneurs de cors de la forêt de Soignes et défilé de 250 cavaliers; allocation de circonstance par le R.P. Sonet, jésuite à Mons.

25 **LOUVAIN:** A la Collégiale Saint-Pierre, à 20 h.: la « Chorale Walther von der Vogelweide » d'Innsbruck, sous la direction du Dr. Othmar Costa.

26 **HAL:** A la Basilique Notre-Dame, à 20 h.: la « Chorale Walther von der Vogelweide » d'Innsbruck, sous la direction de Dr. Othmar Costa.

27 **BRUXELLES:** A la Cathédrale Saint-Michel, à 20 h.: la « Chorale Walther von der Vogelweide » d'Innsbruck, sous la direction du Dr. Othmar Costa.

30 **BRUXELLES:** A la Bibliothèque Royale Albert 1er (Chapelle de Nassau): Exposition « Thomas a Kempis et la Dévotion moderne », tous les jours, sauf les dimanches et jours fériés, de 12 à 18 h., jusqu'au 18 décembre 1971. Entrée libre.

NOVEMBRE 1971

LOUVAIN: Au musée municipal, 6, Savoyestraat: « Aspects du gothique flamboyant en Brabant ». L'exposition est ouverte tous les jours; en semaine, de 10 à 12 et de 14 à 17 h.; les samedis, dimanches et jours fériés, de 11 à 13 et de 15 à 18 h., jusqu'au 28 novembre inclusivement.

1 **DIEST:** Pèlerinage folklorique à la Chapelle de tous les Saints (Allerheiligenkapel) avec offrandes de nombreux ex-voto (type de dévotion unique en Belgique).

LEEUV-SAINTE-PIERRE: Manifestation à la mémoire des disparus des deux guerres, organisée au cimetière, par l'Administration communale.

3 **BRUXELLES:** Dans les Palais du Centenaire (Heyssel): Salon Inter-électronique (jusqu'au 8 novembre).

5 **BRUXELLES:** Dans les Palais du Centenaire (Heyssel): Jumping International de Bruxelles (jusqu'au 9 novembre) - En la salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean: Exposition Internationale Itinérante de l'Architecture Contemporaine Italienne (jusqu'au 20 novembre).

6 **BRUXELLES:** Au Centre International Rogier: Salon International de la Caravane et des Sports d'Hiver. Ouvert tous les jours de 13 à 19 h. (les samedis et dimanches, de 10 à 19 h.) jusqu'au 15 novembre inclusivement.

HOEGAARDEN: Au Musée Julien Van Nerum, 2-4, Ernest Ourystraat: Exposition consacrée aux trouvailles archéologiques provenant du « t Nieuwhuys ». L'exposition est ouverte en semaine, à partir de

15 h.; les samedis et dimanches, dès 10 h. du matin, jusqu'au 21 novembre inclusivement. A noter que le 6 novembre aura lieu, à 15 h., une visite guidée du musée. Des visites guidées et commentées du musée sont également organisées sur demande.

7 **BRUXELLES:** Dans les Palais du Centenaire (Heyssel): 7e Salon International « BABY-SHOW » (voitures d'enfant, puériculture, confection enfantine, meubles de chambres d'enfant et meubles de jardin). L'exposition restera ouverte jusqu'au 11 novembre inclusivement.

MONTAIGU: Célèbre procession aux chandelles (l'après-midi). Impressionnant cortège, haut en couleur, dont les origines remontent à 1629, et auquel participent des milliers de pèlerins.

TERVUREN: Fête de la Saint-Hubert. A 11 heures, messe solennelle en plein air, à l'entrée du parc, devant la chapelle dédiée à saint Hubert, avec la participation de sonneurs de trompe. Bénédiction des chevaux et de la meute et distribution des petits pains bénits.

11 **GRIMBERGEN:** Depuis la tour de l'église abbatiale Saint-Servais, le Père Feyen donnera, de 17 à 18 h. un concert de carillon à l'occasion de la fête de l'Armistice.

LEEUV-SAINTE-PIERRE: Marché annuel, dans le centre de la commune, organisé par l'Administration communale.

LOUVAIN: Commémoration solennelle de l'Armistice (caractère régional).

14 **GANSHOREN:** Cortège folklorique de la Saint-Martin.

15 **LOUVAIN:** Fête de la Dynastie - Te Deum.

20 **HEVERLEE:** Concerts artistiques, organisés dans les différentes salles de la commune par l'Association « Kunst en Cultuur Arenberg ». D'autres concerts auront lieu dans les mêmes salles les 21, 27 et 28 novembre.

21 **BRUXELLES:** Au Centre International Rogier: Vac-Expo (Salon International des Sports, Camping et Meubles de plein air). Ce salon, réservé aux professionnels, est ouvert de 10 à 19 h., jusqu'au 23 novembre.

22 **GRIMBERGEN:** Depuis la tour de l'église abbatiale Saint-Servais, le Père Feyen donnera, de 17 à 18 h., un concert de carillon à l'occasion de la Sainte-Cécile.

25 **BRUXELLES:** Dans les Palais du Centenaire (Heyssel): 34e Salon International du Meuble (meubles, sièges, produits de finition, garnitures et tissus d'ameublement). Le salon fermera ses portes le 29 novembre.

DECEMBRE 1971

1 **BERTEM:** Fête de la Saint-Eloi.

3 **BRUXELLES:** Au Centre International Rogier: Racing-Show (véhicules de compétition et accessoires automobiles). Ouvert tous les jours, de 11 à 20 h., jusqu'au 12 décembre.

4 **BRUXELLES:** Au Centre International Rogier: Salon du Bricolage et des Loisirs actifs (bricolage, peinture, sculpture, tapisserie, dessin, cours par correspondance, etc...). Le salon est ouvert tous les jours, de 10 à 19 h.; le mercredi et le vendredi de 10 à 22 h. jusqu'au 12 décembre inclusivement.

8 **GRIMBERGEN:** Depuis la tour de l'église abbatiale Saint-Servais: concert de carillon (de 17 à 18 h.) à l'occasion de la fête de l'Immaculée Conception. Carillonneur: Père Feyen.

10 **BRUXELLES:** Dans la Salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean: Exposition des Métiers d'Art du Brabant réservée aux jeunes artistes de moins de 25 ans (jusqu'au 31 décembre 1971).

11 **HOEGAARDEN:** Au Musée Julien Van Nerum, 2-4, Ernest Ourystraat, à 16 h., célébration du 230 anniversaire de la fondation de la Confrérie des V Lignées.

15 **BERCHEM-SAINTE-AGATHE:** Festivités de fin d'année, organisées par l'Association des Commerçants et Artisans de Berchem-Sainte-Agathe, dans le cadre de la Quinzaine du Commerce local (jusqu'au 1er janvier 1972).

18 **NIVELLES:** Féerie lumineuse de fin d'année (jusqu'au 2 janvier 1972). **ZAVENTEM:** Exposition de peinture (amateurs et artistes peintres) organisée par le Cercle Van Dyck (jusqu'au 27 décembre 1971).

QUATRE RÉCITALS

de la

CHORALE

« Walther von der Vogelweide » d'Innsbruck



45 exécutants

Direction: Dr. Othmar Costa

NIVELLES

Collégiale Sainte-Gertrude

Dimanche 24 octobre 1971 à 17 heures

LOUVAIN

Collégiale Saint-Pierre

Lundi 25 octobre 1971 à 20 heures

HAL

Basilique Notre-Dame

Mardi 26 octobre 1971 à 20 heures

BRUXELLES

Cathédrale Saint-Michel

Mercredi 27 octobre 1971 à 20 heures

Revue **BRABANT**

Périodique

FEDERATION TOURISTIQUE DU BRABANT 4, rue S. - Jean - 1000 Bruxelles Tél. 13.07.50

LOUVAIN

MUSÉE MUNICIPAL

6, Savoyestraat

*Aspects
du
gothique
flamboyant
en
Brabant*

Jusqu'au 28 novembre 1971



Heures d'ouverture: en semaine, de 10 à 12 et de 14 à 17 heures

samedis, dimanches et jours fériés, de 11 à 13 et de 15 à 18 heures.

Nombreuses œuvres d'art provenant d'églises, couvents, musées, collections publiques et privées, tant belges qu'étrangères.



BL